

Soins faciles pour la propreté de la bouche, et pour la conservation des dents. Suivi de l'art de soigner les pieds ... / par M. Bourdet [by M. Laforest].

Contributors

Bourdet, Étienne, 1722-1789.
Bourdet, Bernard, 1732-
Laforest, M.

Publication/Creation

A Lausanne : Chez Mourer, 1782.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/vax5vdex>

License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.

**wellcome
collection**

Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



18/6
u 646/10

18/6

20-

14846/B

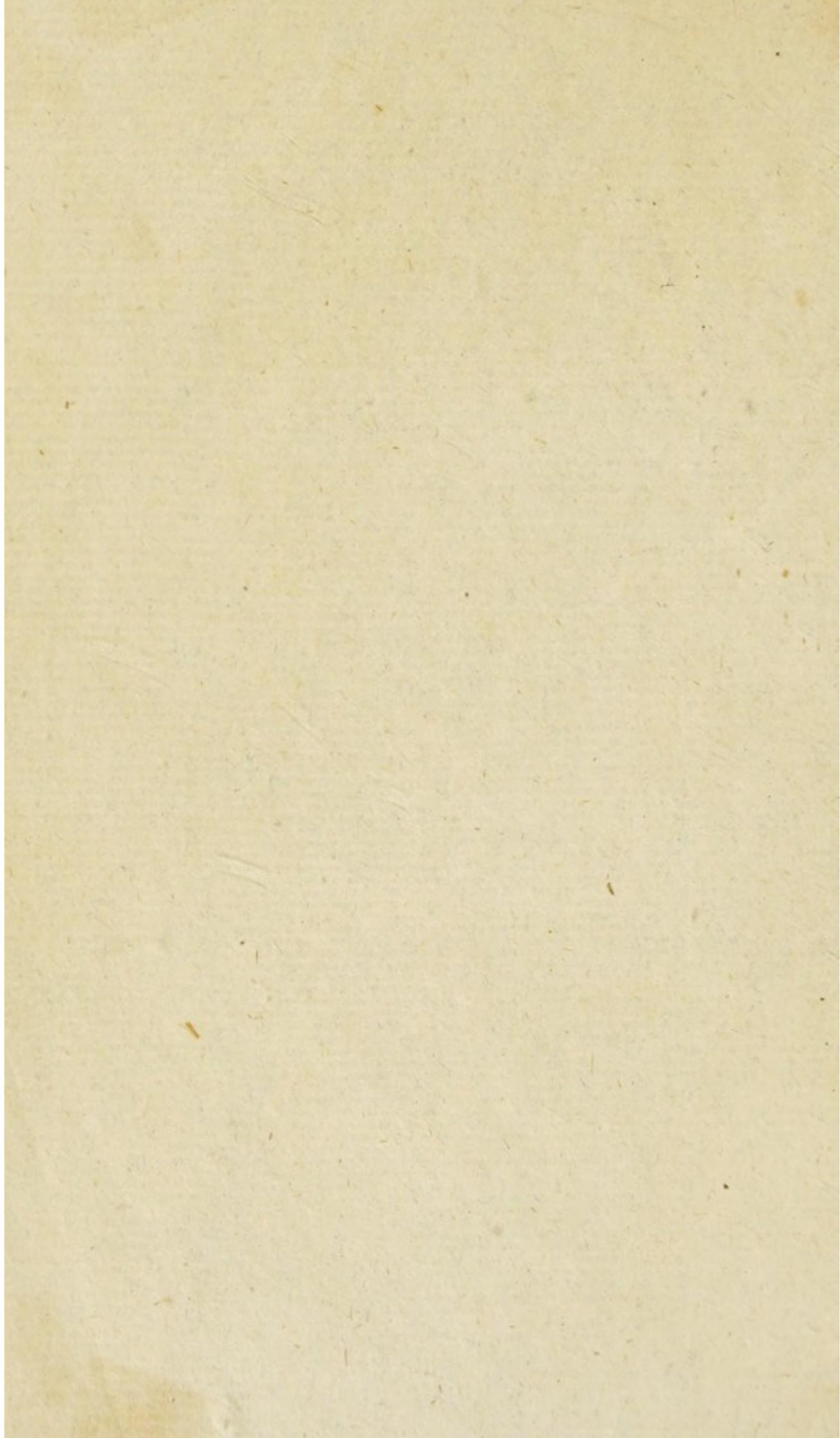
Frank 932

A21. *Alger*



Digitized by the Internet Archive
in 2016 with funding from
Wellcome Library

<https://archive.org/details/b28777931>



SOINS FACILES
POUR LA PROPRETÉ
DE LA BOUCHE,
ET
POUR LA CONSERVATION
DES DENTS,
SUIVIS
DE L'ART
DE
SOIGNER LES PIEDS.

SOI ME FACIENS

TOURNAI

DE LA BOUCHE

N. T.

TOURNAI COMSRYATION

DES DEVIÉS

SUIS

DE L'ART

D. T.

SOIGNER LES RIEDS

SOINS FACILES
POUR LA PROPRETÉ
DE LA BOUCHE,
ET
POUR LA CONSERVATION
DES DENTS;

Par M. BOURDET, Chirurgien-Dentiste.

SUIVIS

DE L'ART

DE

SOIGNER LES PIEDS,

CONTENANT

*Un traité sur les Cors, Verrues, Durillons, Oignons,
Engelures, les accidens des Ongles & leur difformité.*



A LAUSANNE,
CHEZ MOURER, LIBRAIRE,
Sur la Place de St. François.

M. D. C. C. L X X I I.





AVERTISSEMENT.

ON a tout dit sur le chapitre des Dents considérées, soit comme un ornement naturel inséparable de la beauté, soit comme le premier instrument de notre subsistance. Mais peut-on trop réveiller l'attention des hommes sur un de leurs plus précieux avantages, qui est le plus négligé de tous? Eh! pourquoi craindroit-on de se répéter sur un objet qui intéresse à-la-fois la propreté, le repos & la santé même? Il y a toujours lieu de s'étonner qu'on soit obligé d'y revenir si souvent. Mais ici, comme en bien d'autres matières, la multiplicité des instructions, en prouvant le peu de fruit qu'elles produisent, fait voir au moins la nécessité de les renouveler sans cesse, & de ne point les épargner.

Tout ce qui forme les agrémens du visage, est arbitraire à bien des égards. Le Nez,

la Bouche & les Yeux peuvent embellir ou déparer sous une infinité de formes différentes. Les Dents seules, nullement sujettes à l'inconstance ou à la diversité de nos goûts, aux opinions des tems & des lieux, n'ont qu'une mode pour être bien, qu'une manière d'être. Il faut qu'elles soient blanches, complètes, bien rangées; & tout cela dépend en partie de nous-mêmes.

Les hommes, à peine d'être ridicules, ne prétendent point aux agrémens qui sont réservés aux femmes. Mais ils partagent au moins avec elles l'avantage de cet ornement nécessaire; il ne leur est pas même permis d'y renoncer en aucune façon. En effet, la beauté des Dents n'est point affaire de coquetterie, ou une beauté d'opinion accréditée par l'envie de plaire. La nature, qui entend bien mieux qu'aucun art le bel effet des oppositions, n'a pas négligé ce moyen pour les embellir. Cette blancheur lactée, qui fait leur principal agrément, ne tire point seulement son lustre de l'émail éclatant qui les couvre, mais encore de tout ce qui les

environne. Ces gencives, couleur de rose, dans lesquelles est enchassé l'ivoire des Dents, & le vermillon des lèvres qui bordent la bouche, contribuent beaucoup à rendre cette blancheur encore plus piquante. Mais tout ceci n'est qu'extérieur.

Quel prix n'attacheroit-on pas à un simple ornement de l'art, qui pourroit être en même tems un instrument de la santé ? C'est là précisément l'attribut des Dents. Tout le monde en est convaincu ; tous les Dentistes occupés de la conservation de cet utile ornement, l'inculquent sans cesse, & la plupart des hommes semblent l'oublier. Il ne faut pourtant que la plus légère attention, pour reconnoître que les Dents, chargées d'une des principales fonctions de l'économie animale, sont absolument nécessaires à son entretien. Ce sont les outils qui disposent les alimens solides à passer dans les organes de la digestion ; elles font par conséquent un des plus importans moyens de notre subsistance : car sans trituration point de digestion, ou digestion pénible.

imparfaite , cause de toutes les maladies qui proviennent de crudités , ou de la part des alimens. Du mauvais état ou de l'absence des Dents , s'ensuit tôt ou tard l'affoiblissement de l'estomac , qui recevant les alimens mal broyés , est obligé de réunir toutes ses forces , d'employer toute la contention de ses muscles , pour suppléer à la trituration ; il use par conséquent ses ressorts , se relâche , s'affaïsse , & bientôt refuse une partie de ses services.

Ces principes exposés cent fois , & répétés par tous ceux qui ont écrit sur les Dents , touchent foiblement la plupart des hommes , qui ne voient qu'un rapport éloigné entre les Dents & l'Estomac. On ne s'apperçoit du besoin que l'Estomac a des Dents , que quand celles-ci viennent à nous manquer , on n'imagine rien au-delà des douleurs actuelles qu'elles causent , lorsqu'elles sont gâtées ; il faut qu'elles se rendent sensibles par des maux très-vifs , pour nous avertir de réparer notre négligence , & alors on n'hé-

site point à racheter son repos par le sacrifice des Dents qui troublent notre sécurité.

La difformité que produit visiblement leur absence, est aujourd'hui presque la seule chose qui nous les fasse regretter, & encore se résout-on trop facilement à souffrir cette difformité, sans penser aux inconvéniens qu'elle entraîne; ou si l'on fait réparer des pertes que l'on auroit pu s'épargner, c'est ordinairement le plus tard qu'on peut, c'est-à-dire, lorsqu'une partie du mal que le défaut de Dents rend inévitable est déjà fait, & quelquefois sans ressource. Mais tant qu'on ne voudra point comprendre que la vigueur de l'Estomac, qui soutient toute la machine, dépend en partie & beaucoup des instrumens de la trituration, au moins l'intérêt d'un avantage extérieur dont tant d'autres sont dépendans, quoique fort subordonné à celui de l'Estomac, qui est le plus essentiel, doit-il nous rendre plus attentifs à la conservation de nos Dents.

Je n'ai pas besoin de faire observer que

la nature ne sépare point l'utilité de l'agrément; que cet ordre exactement observé dans tous ces ouvrages, est principalement sensible chez nous; que la beauté même en général n'est que la fleur de la santé, & qu'il n'y a point de belles Dents qui, pour remplir toute leur destination, ne doivent d'abord être saines. La plus belle bouche dégarnie de Dents perd bientôt ses graces; les joues que ces petits os soutiennent, s'affaissent & se creusent, les lèvres n'ont plus leur relief ni leur consistance; le menton se sillonne, se ride, & tous les traits sont altérés. La voix ne tarde pas à se ressentir de la ruine des Dents, la prononciation qui est en partie leur ouvrage, dénuée de ce rempart naturel qui modifie & qui répercute le son, pour le faire sortir plus net, maintenant absorbée par l'air, est fausse, aigre & désagréable; & comme les Dents servent aussi de digue pour retenir la salive toujours prête à s'échapper en parlant, leur vuide produit encore des désagrémens qu'on pardonne à peine à la vieillesse.

La propreté des Dents a bien d'autres

*avantages que ceux d'en faire remarquer la
 blancheur, & de conserver l'haleine douce,
 la bouche fraîche, & les gencives saines.
 Quand la salive que l'on avale continuel-
 lement est sale, ce récrément peut porter dans
 le sang toutes les saletés, ce qui doit pro-
 duire plusieurs incommodités, quelquefois
 même des maladies dont on va chercher
 bien loin la cause. Certaines maladies des
 gencives peuvent causer le même désordre.
 La matière purulente qui en sort, ou le
 moindre suintement mal-propre, ainsi que
 le limon glutineux qui s'attache aux Dents
 & sur la langue quand il se trouve vicié,
 passent dans le sang & le salissent à coup sûr.
 M. Quesnay, Médecin ordinaire du Roi,
 dans son excellent traité des Vices des
 Humeurs, dit que toutes les maladies pro-
 viennent de la corruption du sang. Or dès
 qu'on a la Bouche mal-propre, la salive
 que l'on avale, celle qui détrempe les ali-
 mens, & toutes les saletés différentes que
 ces mêmes alimens expriment des gencives
 ou emportent dans la mastication, forment
 ensemble un mauvais chile, qui a bientôt
 altéré le sang.*

La mauvaise qualité des Dents n'entre pour rien dans les reproches que méritent ceux qui les négligent. On naît avec des Dents fragiles & caduques, comme avec un Estomac foible, avec une constitution cacochyme. Cet état à la vérité exige encore plus de soins ; & s'ils n'empêchent pas toujours la ruine des Dents, ils servent au moins à l'éloigner. Mais je parle ici principalement pour ceux qui, pourvus de très-bonnes Dents, en négligent les avantages extérieurs & les avantages solides. On a fait autrefois la fable de l'Estomac & des Membres : si l'on faisoit aujourd'hui celle de l'Estomac & des Dents, ô combien les torts de celles-ci fourniroient de griefs à l'Estomac !

L'art heureusement, est venu chez nous au secours de la nature, ce qui diminue les inconvéniens d'une perte inestimable & qu'on ne peut trop regretter. Les Dents postiches, invention moderne dont l'époque me paroît ignorée, suppléent presque en tous points aux Dents naturelles. Il est bien étonnant

sans doute , que ceux qui ont recueilli avec tant de soin les découvertes des Modernes , pour les opposer aux anciennes , n'ayent jamais parlé d'un art important dont on ne trouve aucunes traces dans l'industriuse Antiquité. Je finis par cette réflexion, & j'expose en deux mots le plan de ce petit Ouvrage.

Toutes mes vues ici se réduisent ,

1°. A l'attention que chacun , en plein état de santé , doit avoir pour conserver ses Dents propres , parce que de leur propriété dépend presque toujours leur durée.

2°. Aux moyens de prévenir les accidens ordinaires qui les altèrent extérieurement , ou intérieurement.

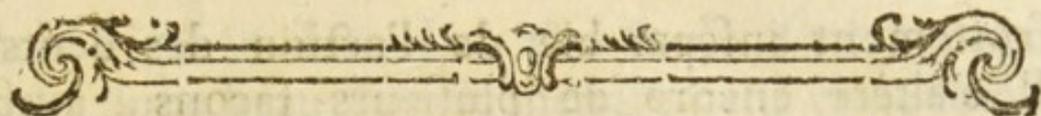
3°. Aux soins qu'exigent les atteintes que les Dents ont reçues , soit pour avoir été négligées , soit par les divers accidens qui demandent l'œil & la main du Dentiste.

4°. *A quelques observations sur les Dents Artificielles.*

5°. *A des instructions très-utiles, non seulement aux pères & mères, mais encore à tous ceux qui élèvent des Enfants.*

Voilà toute la matière de cet Ouvrage, extrait en partie des Recherches sur toutes les parties de l'Art du Dentiste, que j'ai publiées l'année dernière. J'ai voulu faire un petit Livre, un Livre très-substantiel, qui fût portatif, & que la commodité du format pût faire lire à ceux qui ont besoin d'être éclairés sur les intérêts les plus sensibles, & qui dans l'instruction ne craignent rien tant que l'ennui.

Je joins ici quelques notions générales, qu'on verra bien n'être pas mises dans le dessein d'étaler une érudition superflue; mais que j'ai cru pouvoir être utiles, par la nécessité d'instruire ceux pour qui tout est peut-être nouveau dans cette matière.



SOINS FACILES
POUR LA PROPRETÉ
DE LA BOUCHE,
ET
POUR LA CONSERVATION
DES DENTS.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

LEs dents sont les os les plus durs, mais les seuls qui soient à découvert, & par conséquent les plus délicats, les plus sujets à s'altérer. Le corps entier de la dent est exposé à toutes les impressions de l'air, à toutes celles des alimens, aux efforts de la mastication, & souvent à des efforts étrangers. C'est à ces divers accidens que l'Auteur de la nature a voulu pourvoir, en couvrant les dents d'un émail qui les défend d'une partie de leurs atteintes, & qui paraît inaltérable. Mais cet émail plus dur que le diamant, sans participer à son incorruptibilité, s'use comme ce précieux fossile, par le

frottement inféparable de l'action des dents: Il s'altère encore de plusieurs façons, ainsi que par mille ingrédiens qui enlèvent son éclat, sa blancheur, & quelquefois même sa substance.

Le corps des dents, sous cet émail, est fort sujet à se gâter, à se fracturer, à s'user, à s'ébranler, ou à se luxer.

Les gencives sont des parties glanduleuses, qui, avec les autres glandes de la bouche, concourent à filtrer la salive. Elles servent encore à fertir & à consolider les dents. De toutes les parties molles ou charnues, elles sont aussi les plus sujettes à différentes maladies. Elles s'affaissent, se détruisent, se consomment, & leurs glandes s'obstruent, tant par les dispositions intérieures, que par notre propre négligence, quelquefois même par les remèdes dont on fait usage. Car les meilleurs, quand ils ne sont pas appliqués à l'espèce de maladie pour laquelle ils conviennent uniquement, ou administrés à propos, loin de produire aucun bon effet, ne font qu'aggraver le mal.

Les alveoles sont les étuis où logent les racines des dents: ils servent par conséquent à les affermir sur leur base. Quand ils sont détruits, la dent n'a plus de soutien; elle devient branlante & incapable de contribuer à la mastication. Ainsi la conservation des alveoles n'est pas moins importante que celle des gencives. Cette gaine osseuse en bien des personnes est fort mince, ce qui fait que leurs dents sont faibles & ne peuvent faire certains efforts sans

être bientôt ébranlées. Ces fortes de dents exigent donc beaucoup de ménagemens & de soins; la moindre négligence est irréparable. Pour peu de tartre qu'il s'y amasse, pour peu que les gencives se gonflent, le sang par son séjour se corrompt, & il altère non-seulement les gencives, mais encore l'alveole, qui se consume ou se détruit peu-à-peu.

La plupart de ceux qui sont dans le cas de ces dents, dont la base est mal assurée, disent tous les jours qu'ils ne veulent point faire toucher à leurs dents, parce qu'elles sont trop mauvaises, ou trop délicates, & qu'ils n'osent pas y toucher eux-mêmes. Dans cette idée, on laisse amasser sur les dents du limon, du tartre, sans oser jamais le faire enlever. Ainsi les gencives s'engorgent & se gonflent, sans qu'on pense à donner une issue au sang superflu qu'elles contiennent.

Une malheureuse expérience ne fait que trop voir l'illusion d'une pareille conduite. Quiconque est en pleine santé, ne doit point faire de remèdes, il doit seulement s'occuper à la conserver par un bon régime. Un malade, au contraire, ne peut appeler un trop prompt secours; car s'il laisse faire à son mal de certains progrès, il ne retirera souvent aucun fruit des meilleurs remèdes. Ceci a son application aux maladies des dents & des gencives.

On entend dire tous les jours, qu'il ne faut point tant toucher aux dents, parce que cela les ébranle, les déchauffe, en ôte l'émail; parce qu'on connaît plusieurs personnes qui ont

perdu leurs dents de bonne heure, pour y avoir trop fait travailler; tandis qu'on en voit d'autres qui les ont très-belles & très-bonnes, quoiqu'elles n'y fassent presque jamais rien.

Je réponds que ceux qui ont perdu leurs dents de bonne heure, avoient des dents mal constituées, ou de mauvaises dispositions qui en ont occasionné la perte. S'ils ont eu recours au dentiste, ils l'ont sans doute appelé trop tard, ou quand tout ce qu'il était possible de faire humainement pour eux, était d'en retarder la ruine. Lorsqu'on s'adresse à un bon dentiste, il n'y a rien à craindre des différentes opérations qu'il peut pratiquer sur les dents, tout ce qu'il fera tant à leur conservation.

Les dents mal disposées ou mal rangées ne se trouvent pas placées au milieu du corps de la mâchoire, elles penchent en - dedans ou en - dehors; & alors le contour osseux de la racine, d'où dépend la solidité de la dent, est bien plus foible du côté de sa pente: ainsi la dent est bien moins solide que quand elle est dans sa situation naturelle. Or peut-on imaginer qu'une dent bien remise en sa place, dans un âge propre à entreprendre une pareille opération, en soit plus foible ou moins solide, lorsqu'au contraire il est évident qu'elle acquiert ainsi plus de force & une meilleure consistance? Il est vrai que les premiers jours la dent est nécessairement ébranlée par la dilatation faite à l'alveole; mais peu-à-peu toutes les parties qui l'entourent se resserrent, de façon que le vide qu'elle a laissé du côté de son an-

cienne pente se trouve rempli, & que la partie osseuse se fortifie en s'épaississant.

Les dents trop longues ont encore moins de force du côté des racines que les dents courtes, & elles sont aisément ébranlées. On ne peut donc leur redonner la solidité convenable qu'en les raccourcissant beaucoup avec la lime. Croira-t-on que cette opération leur fasse du tort, quand l'expérience montre le contraire ?

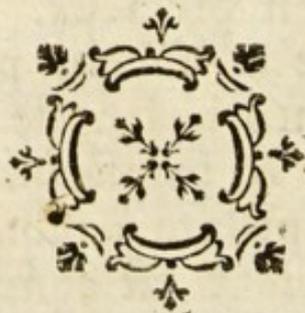
Les dents gâtées dans leurs interstices périssent, si l'on n'a soin d'emporter exactement avec la lime toute la partie altérée. Or cette opération ne saurait se faire dans la face de ces interstices, sans qu'on n'emporte non seulement l'émail, mais même une partie du corps de la dent malade. Ce qu'on a retranché de cette dent n'empêche pourtant point qu'elle ne dure encore plus que nous, & elle ne périt jamais par-là. Les exemples en sont si communs, qu'il n'est plus permis d'en douter.

On ne comprend point assez combien l'émail des dents est précieux. Cette admirable incrustation orne la bouche par sa seule blancheur ; elle garantit la dent de l'impression continuelle de l'air, & par sa dureté c'est encore la partie la plus propre à moudre ou à broyer les alimens. La dent est comme ferrée par l'émail ; & lorsqu'il manque à l'extrémité du corps des molaires, ces dents s'usent bientôt par leur frottement réciproque.

Les dents dépouillées d'émail sont jaunes & désagréables ; mais il ne faut pas croire que

ce soit en ôtant le tartre qui s'y attache qu'on peut le détruire. Il est à l'épreuve du fer, & l'instrument n'y saurait mordre. Il faudrait qu'un dentiste (s'il en était d'assez mal intentionné pour cela) s'armât de patience pour le détruire. Six mois de tems ne suffiroient pas en y travaillant une heure par jour; au lieu que l'on voit quantité de personnes le détruire aisément elles-mêmes en très-peu de tems par certaines drogues, ou par les soins mal entendus qu'elles donnent à leurs dents.

Lorsqu'un dentiste ne trouve rien sur les dents, il n'y porte point le fer; il se contentera d'y passer un peu de poudre, si elles sont ternies: ainsi c'est fort mal-à-propos qu'on redoute tant la main du dentiste. Mais si on ne peut surmonter de vaines frayeurs, il faut donc observer ce que nous prescrivons, pour n'être point obligé d'y avoir si souvent recours.



CHAPITRE I.

Des causes qui gâtent les dents, & des moyens de les prévenir.

QUAND on considère la dureté des dents, il semble que ces petits os devroient être les moins sujets à s'altérer; cependant c'est tout le contraire, & la raison en est évidente. Tous les autres os sont généralement enveloppés de parties charnues; & lorsqu'il en reste quelque'un peu de tems à découvert, il se desseche, ou se carie promptement.

L'émail dont les dents sont revêtues ne suffit point pour les garantir des impressions du froid & du chaud. Or ces impressions congèlent, ou coagulent les liqueurs qui circulent dans les dents; elles y forment des obstructions qui les décomposent, les mollifient ou les minent peu-à-peu. D'ailleurs le tissu de la dent est bien plus ferré que celui des autres os; ainsi leurs vaisseaux étant bien plus à l'étroit, il s'y forme plus aisément des embarras & des obstructions, sur-tout quand quelque liqueur y est portée trop froide ou trop chaude, ou quand les fibres offensées s'affaissent par quelque effort que ce soit.

Si les fucs que charient les vaisseaux dentaires sont trop épais, ils s'arrêtent, & se corrompant par leur séjour, ils affectent bien plutôt

la dent; mais elle est encore plus promptement gâtée, s'ils font eux-mêmes affectés de quelque vice, ou si la dent même en s'organisant & en s'ossifiant s'est trouvée mal constituée.

Les dents des personnes qui ont été nouées, ou qui ont eu quelque maladie dans les tems qu'elles n'avoient pas encore de consistance, non-seulement sont difformes & remplies d'aspérités à leur surface, mais se gâtent encore ordinairement peu de tems après leur sortie; & les grosses molaires y sont les plus sujettes.

Lorsqu'une dent se gâte, la dent parallele du côté opposé se gâte assez souvent dans le même endroit, & avec la même symétrie. Cette espèce de sympathie me paraît avoir une cause fort simple. Comme toutes les dents paralleles s'ossifient d'ordinaire ensemble & suivent les mêmes progrès, elles sont susceptibles des mêmes impressions & des mêmes engorgemens. Ainsi pendant l'ossification, le principe de la maladie commune aux dents du même ordre, s'est porté aux mêmes endroits, & il y fait plus ou moins de ravage, suivant la qualité de l'humeur. C'est ce qui fait que quand une dent se trouve marquée de quelque tache jaune ou noire, la pareille de l'autre côté a presque toujours la même marque.

Les dents se gâtent aussi, quand elles sont trop serrées, parce que par leur pression réciproque dans l'action des deux mâchoires, les fibres osseuses s'affaiblissent dans leurs interstices, & que le fluide n'y circule plus librement. Les dents de devant à la mâchoire supérieure sont

très-sujettes à se gâter dans leurs interstices, tant parce qu'elles sont ordinairement trop pressées, que parce que l'air froid ou chaud frappe plus ces dents-là que les autres.

La carie provient d'une infinité d'autres causes internes ou externes.

Les causes internes les plus communes sont, tous les excès de la bouche; l'usage des alimens qui font un chile imparfait ou trop abondant; l'excès du sommeil & des veilles; une vie trop sédentaire ou trop agitée; enfin toutes les passions capables d'altérer la digestion, d'aigrir ou d'altérer autrement la masse du sang, de produire des obstructions, de ralentir les sécrétions & les excrétions qui doivent se faire journellement, & d'opérer d'autres désordres dans l'économie animale.

Les dents des pituiteux & des pléthoriques sont aussi fort sujettes à se gâter, & s'ébranlent facilement. Les femmes pendant leurs grossesses y sont plus exposées qu'en tout autre tems, par l'abondance du sang qui est alors retenu chez elles. Lorsqu'elles cessent d'être réglées, leurs dents se gâtent aussi très-souvent, ou s'ébranlent par les fréquentes fluxions qui se jettent alors sur les gencives.

Celles dont le lait n'a pas bien pris son cours durant leurs couches, en sorte qu'il en séjourne une partie chez elles, ont une santé fort chancelante, & souvent leurs dents se gâtent ou s'ébranlent par des fluxions que cette humeur laiteuse occasionne.

Les dents sont encore altérées par la petite

vérole, lorsqu'elle est maligne, & par d'autres maladies de cette nature.

Les causes externes qui altèrent, & qui enfin dégradent les dents, sont en très-grand nombre. Les plus ordinaires, comme je l'ai dit, sont l'usage des alimens trop froids ou trop chauds; les diverses impressions de l'air, tous les efforts que l'on fait faire aux dents & qui en affaiblissent les fibres, ou même en font quelquefois éclater le corps, les vapeurs de l'estomac & des poudrons, qui en s'élevant forment un limon sur les dents, les restes des alimens qui séjournent dans leurs interstices & qui s'y corrompent.

Il est encore très-nuisible aux dents de trop se dégarnir la tête, & de s'exposer au ferein, ainsi que de dormir la tête nue ou trop peu couverte: de-là proviennent bien des fluxions. D'autre part les ingrédiens dont on use pour se conserver les dents, leur sont quelquefois très-nuisibles.

Il en est de même de certains remèdes que l'on employe pour en calmer la douleur, tels que l'encens, l'eau forte, & pareils caustiques qui gâtent toutes les dents qu'ils touchent; ce qui fait voir qu'il ne faut point faire de remède qui ne soit approuvé ou prescrit par un dentiste expérimenté. L'usage excessif des fucgeries contribue aussi à la destruction des dents. Les personnes qui habitent des endroits humides, aquatiques ou marécageux, ou qui boivent des eaux trop crues, ont rarement les dents saines, ou sont sans fluxions.

CHAPITRE II.

Précautions à prendre pour empêcher que les dents ne se gâtent par quelque une des causes qu'on vient d'exposer.

IL faut d'abord tous les matins enlever le limon qui s'est déposé pendant le sommeil sur les dents & l'ôter assez exactement, pour qu'il ne se forme point de tartre au bord des gencives. Après le repas, on aura soin d'ôter tout ce que les alimens peuvent avoir laissé dans les interstices des dents.

On doit être fort réservé dans l'usage des fucreries, & lorsqu'on en a mangé, pour enlever le suc visqueux qui s'attache aux dents & dont l'acidité les gâte, il s'agit de bien se rincer la bouche avec de l'eau tiède.

Il faut encore absolument s'abstenir de caffer avec les dents rien de trop dur. Mais ce qu'on ne peut trop recommander, c'est de ne se servir jamais ni d'encens, ni d'aucune liqueur caustique, sous quelque prétexte que ce soit, non plus que d'aucune des drogues que débitent les charlatans, soit pour se nettoyer les dents, soit pour affermir les gencives, soit pour calmer les douleurs qu'elles peuvent produire. Je mets au nombre de ces drogues plusieurs vinaigres pour les dents qui se distribuent à Paris. Ces vinaigres dessèchent les

dents, les jaunissent à la longue, produisent souvent des obstructions aux gencives, font crisper les vaisseaux & les racornissent. Il faut donc être bien en garde contre tous ces différens vinaigres & consulter son dentiste, pour savoir si la nature des dents ou celle des gencives permet d'en faire quelque usage.

Il y a d'ailleurs, pour éviter la perte ou l'altération des dents, certaines précautions à prendre qu'on ne peut trop inculquer.

Il s'agit premièrement de ne point s'exposer en sortant d'un lieu chaud à un air trop froid, sans avoir la tête bien garnie; il est bon même de se mettre un peu de coton dans les oreilles. 2°. De ne point s'exposer au ferein, de ne pas dormir la tête nue ou trop peu garnie, & d'éviter les vents coulis, ainsi que les lieux humides ou marécageux. 3°. Quand on séjourne dans un endroit où les eaux sont crues, & qu'on ne peut en avoir d'autres, il faut faire chauffer l'eau qu'on boit jusques à un certain degré, afin qu'elle soit moins préjudiciable aux dents. Voilà les soins qu'on peut prescrire pour se garantir des causes extérieures qui gâtent les dents: passons aux moyens de prévenir les causes intérieures de leurs maladies.

La première chose à observer pour la conservation des dents, ainsi que pour la santé du corps, est un bon régime; de la sobriété, des alimens sains & de facile digestion, sont la base de ce régime. C'est la mastication qui prépare la digestion des alimens; il faut donc

les bien moudre & les bien broyer avant que de les confier à l'estomac, afin qu'il s'en forme un chile doux, fluide, & qui passe dans le sang sans obstacle, pour nourrir & vivifier toutes les parties du corps.

Quand les alimens ne sont pas suffisamment broyés, l'estomac ne saurait les cuire ni les digérer convenablement.

Il faut éviter sur-tout de le surcharger d'alimens & de lui rien donner d'indigeste; autrement le chile qui en résulte est imparfait, & chargé plus ou moins de parties sales: il devient par conséquent la source de différentes maladies. Or les dents ne tardent pas à s'en ressentir, soit par la corruption du fluide qui circule dans leurs vaisseaux, soit par l'effet des vapeurs qui s'élèvent de l'estomac & des poumons, soit par l'âcreté de la pituite, ou par la viscosité & l'épaississement de la salive; toutes dispositions vicieuses dont se forme un limon acide qui gâte & qui ébranle les dents.

Le moyen de les éviter est de faire un exercice modéré, de ne point trop veiller ni trop dormir, de modérer ses passions, de ne point surcharger son estomac, de bien mâcher les alimens, afin que la salive ait le tems de les pénétrer, de ne point prendre de difficile digestion; enfin de ne point user avec excès de laitage, de légumes, ni de poissons salés, parce que ces sortes d'alimens ne produisent pas un bon chile.

Ceux qui se trouvent attaqués de quelques

affections scorbutiques ou de quelque autre vice particulier, doivent promptement travailler à les détruire. Certaines personnes dont l'estomac ne fait qu'imparfaitement ses fonctions & dont la santé est fort chancelante, ont ordinairement les dents & les gencives en mauvais état. Dans tous ces cas, il ne faut point différer à se mettre entre les mains d'habiles gens dont on ne manque point à Paris.

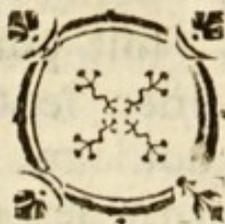
Les personnes ou répletes, ou cacochymes ne doivent point négliger les remèdes que demande la nature de leurs indispositions. La saignée, par exemple, est de tems en tems nécessaire aux femmes enceintes, tant pour la conservation de leur fruit, que pour leur faire supporter plus aisément le poids de la grossesse, & pour empêcher que le sang menstruel qui se dépuroit avant la grossesse & se trouve retenu chez elles, ne se porte aux dents & ne les gâte.

Les femmes dont après leurs couches le lait n'a pas bien pris son cours, doivent consulter un bon médecin ou un habile chirurgien pour se débarrasser de cette partie laiteuse qui altère à la fois & la santé & les dents.

Celles qui cessent d'être réglées, étant parvenues à ce tems critique, doivent aussi de tems en tems se faire saigner & purger, pour empêcher que le sang ne se porte aux dents ou aux gencives, n'y cause des fluxions & n'ébranle les premières. Dans les petites véroles malignes & autres maladies humorales, aussi-

tôt que la santé le permet, même avant qu'elles causent aucune douleur, il faut faire visiter ses dents, pour arrêter certains ravages que ces sortes de maladies y font.

Lorsque, pour n'avoir pas voulu s'affujettir à aucun régime, ni prendre la moindre précaution, ce qui n'est que trop ordinaire, le désordre qu'on pouvoit éviter s'est mis dans la bouche, il n'y a plus qu'un moyen pour conserver ses dents, c'est d'y apporter un prompt remède, avant que la carie ne découvre le canal dentaire qui est occupé par le nerf: car pour peu qu'on néglige cette maladie, elle fait des progrès si rapides, qu'après avoir causé bien des maux la dent périt sans ressource. Il faut donc faire visiter souvent sa bouche par son dentiste, pour le mettre à portée de remédier aux moindre désordres qui peuvent survenir, soit aux dents, soit aux gencives.



 C H A P I T R E III.

Des maladies & autres causes qui altèrent la blancheur des dents.

Plusieurs causes altèrent la blancheur des dents & en ternissent l'émail : telles sont principalement toutes les maladies violentes où il y a de la malignité & de la putréfaction. C'est pourquoi dans ces maladies les dents deviennent ordinairement noires ou jaunes ; mais après la guérison elles reviennent dans leur blancheur naturelle , si l'on a soin de les faire nettoyer.

Les différens remèdes dont on use intérieurement dans quelque maladie que ce soit, toutes les eaux ferrugineuses ou minérales, & sur-tout les sels qu'on y mêle ternissent les dents ; mais on en rétablit aisément la blancheur avec de bonne poudre. Certains élixirs, ou certaines essences dont se servent quelques personnes, soit pour raffermir leurs dents ou pour fortifier leurs gencives, soit pour en calmer la douleur, contribuent aussi plus ou moins à ternir les dents, suivant la nature de leur composition. Cependant lorsqu'il n'y est point entré d'ingrédiens caustiques ou corrosifs, on ôte pareillement sans peine avec la poudre ou l'opiat la crasse qu'ils ont laissée sur les dents.

L'usage

L'usage de certains alimens, altère plus ou moins la blancheur des dents, suivant leurs qualités.

Les personnes qui ont l'habitude de se rincer la bouche avec du vin rouge pur, ou avec quelque liqueur spiritueuse, s'exposent aux mêmes inconvéniens. C'est pourquoi lorsqu'on se sert de vin, ou de quelque liqueur forte pour les gencives, il faut ensuite se bien essuyer les dents, & avoir recours à la poudre ou à l'opiat, quand la crasse ne peut être enlevée par le frottement.

Ceux qui fument ou qui mâchent du tabac pour leur santé, ou par simple habitude, ont ordinairement les dents noires ou jaunes; & l'on ne peut gueres recouvrer leur blancheur, qu'en renonçant à la pipe ou au mâchicatoire.

Une habitude infiniment plus dangereuse, c'est d'user de certaines poudres, ou de certains opiat composés de purs corrosifs, tels qu'en débitent les charlatans. Ces pernicieuses drogues, après avoir donné quelque éclat peu durable aux dents, non seulement leur ôtent ensuite sans ressource leur blancheur naturelle, mais encore les détruisent infailliblement.

Le blanc que l'on met sur le visage gâte aussi les dents de plusieurs façons. Il se forme sur la dent, au bord des gencives, une noirceur qui commence par la ternir, qui ensuite la dessèche & en brûle l'émail, si on n'a l'attention de la faire ôter à mesure qu'on en voit le moindre vestige.

Au reste, quelque soin qu'on prenne pour

conserver ses dents blanches, il faut observer que leur blancheur dure plus ou moins suivant leur qualité naturelle, & la santé dont on jouit. Il y a d'ailleurs plusieurs degrés de blancheur qui sont l'ouvrage de la nature, & que l'art peut changer. L'émail des dents, à un certain âge, perd nécessairement de sa blancheur.

De toutes les causes qui ternissent les dents, les plus communes sont le limon, & le tartre qui en est formé. Ce tartre les couvre souvent d'une espèce de vernis ou de croûte épaisse qui est dégoûtante: pour faire reparoître la blancheur de la dent cachée sous cet enduit jaune ou noir, il faut avoir recours à la main du dentiste.

Les dents, malgré leur utilité, si sensible, & dont chaque instant marque l'évidence, occupent peu notre attention. On les laisse communément aller au gré de la nature, sans penser aux inconvéniens sans nombre qui suivent ou accompagnent leur perte. Si l'on a quelquefois recours au dentiste, c'est presque toujours à l'extrémité, lorsqu'il n'y a plus de remède, ou qu'on peut tout au plus éluder pour très-peu de tems le sacrifice de ces dents; en sorte que malgré lui le dentiste est bien moins occupé de leur conservation, qu'à en débarrasser promptement ceux qu'elles font souffrir.

Le plus prompt effet de cette négligence, est la formation du tartre, qu'on a autrement nommé *chancre*, parce qu'il ronge non seulement les gencives, mais encore les alveoles, & la membrane qui recouvre la racine des dents,

Or, comme ce font toutes ces parties qui les maintiennent fermes & solides, lorsqu'elles sont détruites conjointement ou séparément, les dents deviennent chancelantes, & tombent bientôt, faute de soutien, quand on néglige d'y apporter les soins convenables.

Le tartre se forme par couches du limon gras & visqueux qui s'attache sur les dents, quand on néglige de l'enlever tous les matins. Ce limon provient de plusieurs causes: de certains alimens qui s'attachent aux dents, d'une salive épaisse ou viciée, de mauvaises digestions, de certaines pituites, des maladies & quelquefois des remèdes mêmes dont on use. A mesure que ce limon se durcit, il se change en tartre; il augmente peu-à-peu de volume par de nouvelles couches qui se déposent sur la première; il s'incruste ensuite, & il se mastique à un tel point sur les dents, qu'il s'en trouve quelquefois d'un volume énorme.

A un certain âge & dans la vieillesse, on est ordinairement plus sujet à contracter du tartre. Il n'est pourtant point rare de voir au jeunes gens des dents qui se couvrent de tartre à mesure qu'elles sortent des gencives; mais alors il provient des dispositions, & des vices dont nous venons de parler.

Par quelque cause qu'il soit produit, & dans quelque cas que ce soit, aussi-tôt que ce corps étranger s'est accumulé sur les dents, il faut promptement l'enlever; autrement il fait sur les gencives une telle impression, qu'il empêche le retour des liqueurs, qui par leur séjour

se corrompent & détruisent tôt ou tard, comme nous l'avons dit, les gencives, l'alveole, & le périoste qui couvrent la racine de la dent. En effet à mesure que le tartre augmente de volume, il gagne de plus en plus les gencives, qui s'engorgent par sa présence, & se gonflent ensuite peu-à-peu. Alors le sang ou la limphe féreuse qui les abreuve, s'épanchant par la rupture des vaisseaux, la membrane de la racine de la dent se gonfle, dilate l'alveole, & le fluide qui s'y répand y croupi; ainsi tout se détruit à la fois. Les gencives auparavant fermes & solides, deviennent flasques, fongueuses, & charnues; les alveoles s'amolissent; les dents deviennent douloureuses & branlantes. Cependant tant que ces parties ne sont pas entièrement appauvries ou détruites, en ôtant parfaitement le tartre, & en évacuant le fluide dont les gencives & les alveoles sont également submergés, on peut raffermir les dents. Mais si on le diffère trop, le tartre s'attache tellement de jour en jour, & fait de tels ravages, que souvent il n'y a plus moyen de sauver la dent; parce que tout ce qui la soutient se trouve détruit sans ressource, & que nous ne sommes point créateurs.

Les dents ainsi déchauffées ou déracinées, non seulement son difformes par leur seul allongement, mais refusent même le service.

CHAPITRE IV.

Des maladies des gencives, & des alveoles.

Toutes les maladies des gencives sont produites par des causes internes, ou externes, qui leur sont communes avec les dents. Les causes externes, sont un limon âcre & corrosif, l'abondance du tartre, une salive viciée, certaines drogues dont on se sert, les coups, & les chutes. On peut y ajouter toutes les maladies des dents qui influent plus ou moins sur les gencives.

Les causes internes, sont aussi les mêmes que celles qui font périr les dents; un mauvais chile, le vice ou la trop grande abondance du sang ou de la limphe, une plénitude d'humeurs, le scorbut, ou quelque autre vice intérieur.

Ces différentes maladies ont reçu différens noms, suivant les divers symptômes sous lesquels elles se manifestent. De-là, le gonflement, l'excroissance, & les fungosités des gencives; de-là *l'Epoulis*, ainsi qu'on appelle leur excroissance extraordinaire, le *Paroulis*, ou abcès d'un certain volume, les fistules, ou autres ulcères, les bubes, ou petits boutons qui s'élèvent sur les gencives des dents gâtées, ou sur celles où l'on aura reçu quelque coup dans sa jeunesse, enfin les petits chancres, & les aphtes.

La solidité des dents ne dépend pas seulement des gencives, mais encore des alveoles, ou des gaines osseuses où sont encastrées les racines des dents. Car quand les alveoles sont détruits, quoique la gencive subsiste, la dent est si ébranlée, qu'elle est très-incommode & même douloureuse. On ne sauroit donc travailler à la conservation des gencives, ou l'on ne pourvoye en même tems à celle des alveoles.

Les gencives ne peuvent guères être malades, que les alveoles ne s'en ressentent; & quand les alveoles sont détruits, les gencives ne restent pas long-tems dans leur état naturel: elles se retirent, elles suppurent, & les racines des dents qui se trouvent dénuées de leur gaine osseuse, & dépouillées de leur périoste, deviennent alors un corps étranger à la gencive, elles ne peuvent plus s'y attacher. Ainsi un désordre en entraîne une autre: quand l'alveole est dégradé, la racine est bientôt desséchée, & la gencive dégarnie est flasque & ne sertit plus la dent.

C'est ici l'endroit de dire quelque chose des maladies des alveoles, & des causes qui les produisent.

Les alveoles sont les contours, ou les lames osseuses, qui forment les cavités pratiquées dans chaque mâchoire, pour y enchasser les dents. Ce sont comme autant de chatons qui reçoivent les racines des dents, qui les recouvrent & par conséquent qui les maintiennent fermes & solides. Ces contours osseux sont

à leur tour recouvert par les gencives qui vont à leurs extrémités s'attacher au collet des dents, endroit où finit la racine, & où le corps de la dent commence. Ainsi la gencive s'applique, & par le moyen des petits vaisseaux se colle sur les alveoles, à-peu-près comme une peau. Le chagrin s'applique sur l'étui de boi qui sert de gaine à un instrument.

Les alveoles sont susceptibles de carie comme les dents mêmes, mais plus rarement. Les causes ordinaires de cette maladie sont, ou un vice scorbutique, ou un vice particulier fort commun, ou quelque dépôt produit d'ordinaire par une dent gâtée, dont la matière viciée a séjourné trop long-tems dans cette partie.

Les alveoles sont encore fort sujets à se consumer & à se détruire, à-peu-près comme les racines des dents de lait, sans qu'on sache ce qu'elles deviennent les vestiges. C'est ce qu'on peut sur-tout observer, quand les racines se déchauffent, & dans la suppuration des gencives. Leur suintement, qui est très-commun, et ordinairement causé par l'engorgement de ces gencives, où le sang par son séjour se corrompt, ou par une limphe âcre & corrosive qui en abreuvant ces parties les mine peu-à-peu, ou par un limon très-acide, ou par la seule présence du tartre.

Ces différentes causes font plus ou moins de ravage, selon la qualité des alveoles, & les dispositions du sujet. Les alveoles, & les cloisons intermédiaires qui occupent les intervalles des racines s'amollissent quelquefois, & de-

viennent d'une substance charnue ; ce qui arrive dans certaines affections scorbutiques. Cet amollissement provient de la stagnation du sang, ou de la limphe séreuse qui se trouve infiltrée dans les gencives. Aux personnes réplètes & pituiteuses, l'ébranlement des dents commence par le défaut des gaines osseuses qui ont été affectées par quelques-unes des causes, que je viens de décrire, & qui périssent si on ne veille continuellement à leur conservation.

Les vieillards perdent d'ordinaire par l'ébranlement, les dents qui ont échappé à la carie ; & c'est presque toujours ici l'alveole qui manque, parce que le fluide qui circule dans cette partie n'a plus la même qualité, soit que le cours en soit plus lent, soit qu'il n'y ait plus assez de suc nourricier, ou soit qu'il soit appauvri de quelque autre manière. Quelle qu'en puisse être la cause, il est certain que dans la vieillesse les racines des dents sont communément dégarnies, tant du côté de l'alveole, que de celui des gencives, & qu'elles sont par conséquent peu solides. Je me dispense d'entrer ici dans le traitement rigoureux de ces sortes de maladies, attendu qu'elles sont du ressort des gens de l'art les plus expérimentés. Comme je n'écris point pour eux, je ne parlerai que des maladies où l'on peut remédier soi-même, ou faire remédier aisément. Ceux qui voudront des instructions plus étendues que sur les différentes maladies, tant des dents, que des gencives, pourront consulter l'ouvrage que j'ai donné l'année dernière.

CHAPITRE V.

Soins que l'on peut apporter soi-même aux dents gâtées, tant pour les conserver, que pour en éviter la mauvaise odeur, & pour avoir la bouche propre.

Aussi-tôt que l'on s'apperçoit qu'une dent est gâtée, il faut y faire remédier avant qu'elle se fasse sentir. Lorsqu'elle l'est au point de faire mal, & d'incommoder en mangeant, on doit mettre tous les moyens en usage pour tâcher de la conserver; & je puis assurer qu'avec de la patience on en conservera beaucoup.

Un dentiste est toujours reprehensible, quand il se presse d'ôter une dent, qui quoique gâtée n'est pas sans ressource. Il ne doit en venir là, qu'après avoir mis en usage tous les moyens qui nous sont connus pour détruire les nerfs qui sont à découvert. Il y a bien plus de mérite à savoir conserver une dent, qu'à la savoir bien ôter. Il est aussi plus satisfaisant d'être regardé comme conservateur, que de passer pour destructeur d'un instrument précieux, dont rien ne peut racheter la perte. Personne ne s'est plus attaché à menager toutes sortes de dents, & n'a mieux mérité le nom de *dentiste conservateur*, que le célèbre M. Capperon.

Les personnes incapables de patience, qui voudront plus promptement faire périr le nerf

de leurs dents, auront alors recours au dentiste, & celui-ci détruira le nerf de la dent malade, soit en la luxant, soit en piquant le nerf même, soit par le moyen d'un petit morceau de coton, qu'il portera par gradation dans le canal où passe ce nerf pour le comprimer. Quant aux personnes qui ne sont point à portée de recevoir aucun secours du dentiste, elles peuvent, si elles en ont le courage, faire elles-mêmes l'opération, qui n'est pas difficile. Si pendant quelques jours, il en reste un ressentiment assez douloureux, il n'est pas de longue durée: la dent s'amortit peu-à-peu, de façon que quand elle est propre à retenir le plomb, & qu'elle est tombée comme il faut, elle se conserve bien, sans se gâter d'avantage.

Les nerfs des dents gâtées se détruisent encore avec le tems, sans y rien faire. C'est alors la carie même qui ronge & la dent & le nerf, ce qui produit des douleurs plus ou moins durables, ainsi que des engorgemens au cordon qui est enflammé, & quelquefois un abcès. Si ensuite on a négligé de faire plomber ces sortes de dents; elles se gâtent de plus en plus, s'en vont par petites parties, & n'ont bientôt plus que les racines qui ne font aucun mal, mais qui au contraire rendent encore de bons & de longs services. Il est vrai que ces dents à la fin s'ébranlent, & qu'elles tombent ordinairement d'elles-mêmes, ou sortent presque sans douleur; au lieu que si on les avoit fait plomber à tems, on auroit évité leur destruction. Il faut dire aussi que des dents ainsi

négligées produisent quelquefois des fluxions, des abcès considérables, & d'autres accidens. Le seul parti qui reste alors est d'ôter les dents qui font la source du mal.

Lorsqu'une dent gâtée est sensible au chaud & au froid, qu'elle incommode en mangeant, & qu'elle fait du mal, il faut avoir grand soin de ne rien laisser séjourner dans le creux que la carie y a fait, & d'y tenir continuellement un peu de coton trempé dans l'essence de cannelle, ou de girofle, ou dans l'esprit de vin; on le renouvellera tous les jours, tant pour la propreté, que pour accélérer la guérison de la dent. On continuera cet usage jusqu'à ce qu'on mange bien sur la dent, sans nulle douleur, & ensuite on la fera plomber.

Il arrive quelquefois que, quand par ce moyen simple on amène la dent malade à la guérison, elle cause des douleurs fort vives; mais ces douleurs sont passagères, à moins qu'il n'y ait d'ailleurs quelque vice particulier. Lorsque la douleur est parvenue à un point que le malade est déterminé à se priver de sa dent, on peut, sans en venir à l'extraction, le guérir sur le champ, en luxant la dent de la manière que j'ai décrite dans mes *recherches sur toutes les parties de l'art*, &c.

Pendant qu'on fait mourir le nerf d'une dent gâtée, & encore quelque tems après qu'il est mort, on a presque toujours de petits ressentimens qui annonce toutes les variations de l'air, comme font certaines blessures ou certaines chutes, mais il sont beaucoup moins durables.

Pour penser ces fortes de dents, il faut introduire du coton imbibé d'essence, ou d'esprit de vin, dans le trou de la carie avec une aiguille de tête, ou encore mieux avec une sonde de dentiste; & lorsqu'on veut accélérer la guérison, il s'agit, comme je l'ai marqué, d'enfoncer peu à peu ce coton au fond du trou sur le nerf pour le comprimer. Quand le trou de la dent est bien bourré, le nerf devient moins sensible; car la seule pression du coton contribue autant à le détruire que la liqueur dont il est trempé.

Il arrive quelquefois que le nerf de la dent est tellement à découvert & si enflammé, que l'essence ou l'esprit de vin en mordant sur lui augmente beaucoup la douleur, qui devient encore plus vive, si l'on enfonce trop le coton. Alors il faut mêler ensemble parties égales d'essence, & de teinture anodine, & introduire dans la dent le coton fort légèrement. Si les douleurs ne se calment pas, il faut ôter le coton pour en substituer un autre trempé seulement dans la teinture anodine, qu'on renouvellera d'heure en heure, jusqu'à ce que la douleur soit passée. Si ce dernier expédient ne fait point cesser le mal, on usera de la *pâte calmante*, qui est décrite dans mon livre.



C H A P I T R E VI.

Remarques sur les douleurs des dents.

LES dents produisent deux fortes de douleurs, qui doivent être traitées différemment. La première dont je viens de parler provient toujours des nerfs dentaires. La deuxième est causée par la membrane qui tapisse & l'alveole & la racine de la dent. Dans ce dernier cas, la dent n'est sensible ni au chaud ni au froid; mais elle est fort douloureuse au seul tact; on sent souvent dans la gencive & aux environs des battemens & des élancemens très aigus; souvent les parties voisines se gonflent, & il se forme quelquefois un abcès dans la gencive même. Dans ces fortes de douleurs les essences & tous les ingrédiens dont on peut user ne font d'aucun effet; il faut bien se garder alors d'employer pour se rincer la bouche aucune liqueur spiritueuse, parce que les élancemens qui se font sentir ne provenant que de la présence du sang, & de la résistance des artères, ces liqueurs les resserrent encore & y produisent plus d'étranglement, plus d'engorgement, & plus de douleur. Les émoulliens au contraire, tels que l'eau tiède, & le lait tiède, qu'il suffit quelquefois de tenir fréquemment dans la bouche, les figues grasses bouillies dans le lait

qu'on porte sur la gencive malade, les cataplasmes de mie de pain & de lait arrosés d'huile de behem, quand la joue est dure & enflée, relâchent les parties tendues, & soulagent beaucoup le malade. Lorsque la douleur est considérable, que la fluxion ne diminue point, & que le malade souffre toujours, il faut faire saigner: la saignée du pied quand on peut la faire, est préférable à celle du bras. Les douleurs par ce moyen s'apaisent, & la fluxion se dissipe. Quelquefois cette fluxion ne se termine que par un petit dépôt dans la gencive: alors si l'on veut être promptement soulagé, ou bientôt guéri, il ne faut pas différer à faire jour à la matière, en perçant l'abcès. La fluxion passée, on observera les premiers jours de manger sur la dent qui a fait le mal, quoiqu'elle soit encore faible & sensible; autrement elle se couvrira de limon, la gencive s'engorgera, & la bouche contractera de l'odeur, quelques soins qu'on puisse y apporter. Ces sortes de dents par l'inaction restent toujours foibles & douloureuses lorsqu'on veut appuyer dessus; en sorte qu'au lieu de se raffermir, elles s'ébranlent de plus en plus, parce que la membrane ou le périoste qui est commun à la racine & à l'alveole s'est gonflé dans la fluxion, & a dilaté celui-ci. C'est pourquoi la dent qui a produit le désordre se trouve ébranlée, s'allonge même & devient incommode dans la rencontre des dents opposées. Or quand par sensibilité on abandonne ce côté-là, & qu'on s'accoutume à manger de l'autre, la membrane

commune à la racine & à l'alveole reste souvent gonflée ; l'humeur qui s'y trouve arrêtée devient âcre & tellement corrosive qu'elle ronge peu-à-peu cette membrane , la racine enfin se dessèche & devient corps étranger ; d'où s'ensuivent des fluxions plus ou moins fréquentes , ainsi que plusieurs autres accidens , selon les dispositions du sujet. On évitera les fâcheuses suites , en se conduisant , comme je l'ai marqué , dans le cours de la fluxion , c'est-à-dire , en faisant évacuer la matière quand il s'en sera formé , & en mangeant ensuite peu-à-peu sur les dents malades. Les membranes des racines qui se trouvent alors gonflées étant comprimées de toute part , pendant la mastication , cette compression chasse le fluide qui croupit dans les gencives , l'alveole en même tems se resserre & contient la dent qui par ce moyen redevient solide , insensible , & d'aussi bon service que les autres.

Les dents creuses dont le nerf est à découvert , & sur lesquelles par cette raison on ne peut manger sans douleur , se dégradent encore plus par l'inaction. Il faut donc observer tous les matins d'en bien enlever le limon , & quand on mange d'y faire passer les alimens qu'on a broyés du côté qui n'est pas sensible , afin qu'ils puissent emporter le limon qui peut rester sur ces dents , & que les gencives s'engorgent moins : car il est certain que les meilleures dents , quand on ne les fait point travailler , s'ébranlent & donnent de l'odeur.

Voilà les soins que l'on doit apporter soi-

même, lorsqu'on a des dents gâtées, soit pour les conserver le plus qu'il est possible, soit pour éviter la mauvaise odeur, & plusieurs autres inconvéniens. J'ose assurer qu'avec cette conduite on conservera les trois quarts des dents que l'on fait ôter, ou qu'on laisse perdre, faute de soins ou d'attention.

C H A P I T R E V I I .

Soins journaliers qu'il est nécessaire de donner soi-même à ses dents, quelques saines qu'elles puissent être, pour en conserver la blancheur, les tenir propres, & les préserver de mauvaises odeur.

LES dents à tout âge exigent des soins, & ces soins se multiplient nécessairement avec les années, ou selon la complexion de chacun.

On nous demande tous les jours ce qu'il faut faire à ses dents, soit pour les préserver de maladie, soit pour les entretenir propres, mais tout ce que nous pouvons dire est bientôt oublié, & nous sommes obligés d'ailleurs de nous borner à des idées générales qu'une infinité de circonstances rendent insuffisantes. Cependant, comme les exceptions ne détruisent jamais la règle, j'ai cru devoir donner ici une pratique courte, aisée, mais sûre, dont dépend beaucoup la conservation des dents.

§ I.

Soins de tous les jours dans l'état ordinaire.

Lors même qu'on a les meilleures dents, & que les gencives sont en bon état, il y a des soins inévitables qu'on ne peut trop recommander, & dont la négligence est punie par toutes sortes d'inconvéniens.

Après que l'on a fait nettoyer ses dents, & qu'elles sont exactement débarrassées du tartre, dont les moindres vestiges rendent sans effet les soins ordinaires, pour empêcher qu'il ne s'y en amasse de nouveau, il faut tous les matins commencer par bien se grater la langue.

Quand tout le limon est emporté, il faut passer un cure-dent de plume entre toutes les dents, sans trop d'effort, pour enlever le sédiment qui s'y forme pendant le sommeil, & pour faire dégorger le sang arrêté dans les pointes des gencives qui remplissent les intervalles des dents. L'ouvrage du cure-dent fini, on doit se nettoyer la bouche, c'est-à-dire, les gencives & les dents avec une petite éponge fine, qu'on a trempée dans de l'eau tiède. On peut, si l'on veut, mettre dans cette eau quelques gouttes d'eau balsamique & spiritueuse, telle qu'on peut en trouver chez tous les dentistes. Si les gencives saignent trop facilement, il faut qu'il y ait les deux tiers d'eau commune. On porte l'éponge sur la gencive, & en appuyant un peu on la ramène chaque fois vers l'extrémité des dents, & non en travers. Cette éponge ainsi pressée

sur la gencive & sur la dent, fait fortir le limon qui peut s'être glissé sous la gencive & sur la dent, quand les gencives sont engorgées; elle oblige aussi les petits vaisseaux qui sont trop pleins de se rompre, ce qui dégorge les gencives, & empêche qu'en se relâchant, elles ne se détachent du collet de la dent.

L'éponge qu'on trempe à plusieurs reprises étant bien promenée sur toutes les dents, tant en dedans qu'en dehors, ainsi que sur les gencives, emporte tout ce qui a pu s'amasser sur ces parties, & rend la bouche fraîche & sans odeur. On finit cette opération par se bien rincer la bouche.

Il est bon tous les trois ou quatre jours de se servir d'une petite racine bien douce & bien préparée, pour emporter la crasse qui ternit la dent. On trempe un instant le bout de cette racine dans de l'eau tiède; après quoi on la passe sur toutes les dents, en commençant au bord des gencives, & en la ramenant jusques à l'extrémité de la dent. Il faut de tems en tems retremper & agiter dans l'eau la racine, afin de la débarraiser du limon qu'elle a enlevé sur les dents. Quand on a parcouru toutes les dents de cette manière, il faut y repasser l'éponge & rincer la bouche.

Tous les vingt jours, ou tous les mois, il faut employer la poudre, si on s'apperçoit que malgré les soins qu'on ait pris, les dents perdent de leur blancheur, & plus souvent si le cas le requiert. Comme les dents peuvent se ternir par l'usage de certains alimens ou de certaines drogues.

pour leur redonner leur blancheur, il est nécessaire d'user un peu plus souvent de la poudre.

Certaines personnes, pour avoir les dents plus blanches, les frottent tous les matins, soit avec une racine, soit avec de la poudre, de l'opiat, ou d'autres drogues, pendant l'espace d'un quart d'heure; mais par succession de tems elles en détruisent l'émail, & par conséquent la blancheur; car tous frottemens faits avec les choses mêmes les plus douces, lorsqu'ils sont trop réitérés, dégradent à la longue le corps le plus dur. Les marches ou les degrés de pierre s'usent par le seul frottement de la semelle du soulier; l'eau qui tombe par gouttes d'un toit creuse aussi la pierre la plus dure; il est donc aisé de comprendre que les frottemens multipliés détruisent l'émail des dents.

Il ne faut par cette raison se frotter tous les jours les dents, qu'autant qu'il est nécessaire pour ôter la crasse ou le limon qui peut s'y trouver, & ne pas aller plus loin. On conçoit que certaines personnes qui ont plus de dispositions à contracter ce limon, doivent pour le détruire frotter leurs dents plus longtems, & se servir aussi plus souvent de racine, de poudre & d'opiat. Mais le frottement ne doit durer qu'autant qu'il faut pour enlever cette pâte grasse & visqueuse, qui dégénère en tartre: avec un peu de précaution on n'agira que sur la partie qu'il est question de nettoyer, & non sur l'émail qu'on ne peut trop ménager.

Quand on veut mettre la poudre en usage, après avoir trempé une racine dans un peu d'eau,

& ensuite dans de la poudre, on la passe sur les dents, toujours dans le sens que je recommande, on le frotte suffisamment pour enlever le limon qui ternit l'émail, & l'on finit par se rincer la bouche.

Lorsqu'on veut employer l'opiat, on en prend au bout du doigt environ de la grosseur d'un pois; on l'étend sur la gencive & sur la dent, toujours en allant vers l'extrémité, & non en travers; on frotte avec l'opiat ces deux parties pendant l'espace d'une minute, ou plus, suivant que les gencives ou les dents peuvent le requérir, & l'on en reprend autant de fois qu'il est nécessaire, pour en étendre sur toutes les dents & les gencives. Quand cette opération est faite, tant en dedans qu'en dehors, on se lave ensuite la bouche.

La propreté demande encore quelque soin après les repas; l'affaire du cure-dent est de chercher les débris de la mastication qui peuvent être restés entre les dents. On les essuie bien ensuite avec une serviette, ou avec une petite éponge trempée dans l'eau tiède, & l'on se rince bien la bouche. Cet usage, qu'il est aisé de faire passer en habitude, doit n'être jamais négligé.

§ II.

Soins journaliers que demandent les dents & les gencives malades.

Les dents qui se couvrent facilement de li-

mon, font celles des personnes dont l'estomac ne digère pas bien, ou pêche de quelque autre manière. Ceux qui ont une pituite visqueuse & la salive épaisse, ont les dents sujettes à se couvrir de limon pendant le sommeil, de façon qu'en s'éveillant ils ont toujours la bouche pâteuse. Ces sortes de personnes doivent donc avoir plus de soin de leur bouche que d'autres, & voici ce qu'elles ont à faire.

Tous les jours en se levant on grattera bien sa langue, on passera une plume entre les dents, & on les frottera avec une racine douce & bien préparée. Ensuite on se lavera les dents & les gencives avec une éponge fine trempée comme je l'ai dit, dans de l'eau tiède, où l'on mettra d'une eau appropriée. Ce qui restera de cette eau servira à se rincer la bouche.

Après le repas, il ne faudra pas négliger de passer la plume entre toutes ses dents, & de se rincer encore la bouche.

Les personnes qui sont à portée d'avoir de bon vin blanc, s'en serviront après le repas, au lieu d'eau pour se laver la bouche; elles y porteront même le doigt pour en frotter leurs gencives, en allant toujours à l'extrémité des dents. Ceci doit se faire après que le cure-dent a passé entre toutes les dents, & qu'elles sont débarrassées des restes de la mastication qui ont pu s'y insinuer. On finit par se bien essuyer les dents avec une serviette.

Comme le limon de cette espèce est ordinairement acide & si corrosif qu'il ronge non-seulement les dents, mais encore les gencives,

après s'être fervi de la racine de guimauve, & du cure-dent, il faut ufer tous les matins d'un opiat fait avec le fang de dragon & l'os defféché en poudre bien mêlés enfemble, & incorporés avec le miel de Narbonne, jufques à ce qu'il foit d'une juſte confiſtance. On en prendra fur le bout du doigt pour en froter les gencives, & enfuite on ſe lavera la bouche, comme il eſt dit ci-deſſus dans l'opération du matin. Si les gencives ſont dures, rouges, gonflées & douloureuſes, il faut les détendre tout ſimplement à force d'y paſſer de l'eau tiède que l'on roulera dans la bouche; on les pique enfuite légèrement, on les preſſe avec le doigt, & on les fait ſaigner le plus qu'il eſt poſſible. Il faut ufer de l'opiat ci-deſſus deux ou trois fois le jour, jufques à ce que les gencives ſoient remiſes dans leur état naturel. Les glandes des gencives qui ſont alors obſtruées ſe dégageront & filtreront la ſalive à l'ordinaire.

Quand les gencives ſont fongueuſes, excroiffantes & molaffes, ſans être douloureuſes ni fort gonflées, il faut prendre une once de fang de dragon, deux gros de crème de tartre, & deux gros d'alun calciné: le tout réduit en poudre très-fin & bien mêlée, on en fait un opiat avec le miel de Narbonne. On ſ'en fert tous les matins jufques à ce que les gencives ſoient rétablies; puis on en uſe de deux jours l'un plus ou moins ſouvent, ſelon que les gencives ont de la diſpoſition à pouſſer, & que les dents ſont ſujettes à ſe ſalir. On ſ'en tiendra les autres jours à la racine de guimauve: mais

si, malgré l'usage de cette racine, les dents se ternissent & perdent leur éclat, on peut se servir de l'opiat même, ou de la poudre, & en un mot dans tous les cas où la blancheur des dents s'altère, pourvu que ce soit avec précaution, c'est-à-dire, qu'après avoir enlevé ce qui peut ternir la dent, on n'en frotte point trop l'émail à nu; car il en est de nos topiques comme de tous les médicamens, qui sont salutaires ou pernicious, suivant l'application qu'on en fait.

Pour détruire la source de ce limon, il faut attaquer les causes qui le produisent, & ceci regarde les médecins ou les chirurgiens. Il faut aussi, malgré tous les soins qu'on pratique, faire souvent visiter ses dents, pour mettre le dentiste à portée d'arrêter le progrès du mal que le limon peut produire. Les personnes qui, sans être sujettes au tartre ni au limon, ont les gencives malades, c'est-à-dire, gonflées, douloureuses ou excroissantes, & fongueuses, doivent faire de même usage de l'un ou l'autre opiat, & ils préféreront l'un à l'autre, suivant l'exigence du cas. Mais si après en avoir usé pendant quelque tems, la maladie subsiste encore, il faut consulter les gens de l'art, pour s'affurer si la maladie n'est pas produite par quelque dent gâtée, par le défaut de l'alveole, par plénitude de sang ou d'humeurs, par l'effet d'une limphe séreuse qui peut se trouver infiltrée dans les gencives, & qui par son épanchement les détruit, par le vice de la salive ou de l'estomac, enfin par un vice scorbutique,

ou quelque autre vice intérieur. Un dentiste expérimenté en découvrira bien la cause, & une maladie connue est à moitié guérie.

C H A P I T R E V I I I .

*Des causes qui donnent de l'odeur à la bouche,
& des moyens d'y remédier.*

LES causes qui donnent de l'odeur, sont internes. Les premières proviennent ordinairement ou des vices de l'estomac, ou des mauvaises digestions, ou de la trop grande quantité de viande que l'on a mangée, ou de la plénitude des humeurs. Toutes ces dispositions rendent la bouche pâteuse, donnent une odeur forte ou cadavereuse, telle qu'en exhale certains malades. Il faut y ajouter encore les fluxions qui surviennent aux gencives, & les dépôts qui s'y forment par divers engorgemens provenans soit de plénitude, soit de quelque vice intérieur, l'obstruction de leurs glandes, & les suintemens qui se font aussi entre la gencive & la racine de la dent, enfin l'épaississement, ou la viscosité de la salive & de la pituite.

Les causes externes sont le limon qui s'attache aux dents & sur la langue; le tartre qui provient du limon; le sang qu'il fait séjourner & croupir dans les gencives; le séjour des alimens dans l'interstice des dents gâtées ou

ébranlées qui empêchent de manger du côté malade ; les maladies qu'elles produisent aussi quelquefois dans les gencives ; & même les dents artificielles qui produisent ici à-peu-près les mêmes inconvéniens que les dents naturelles, lorsqu'on ne les fait point travailler, ou qu'on n'y donne pas les soins que je prescris dans cet ouvrage. On peut ajouter à ces causes un excès, dont, quoiqu'on dise, les hommes aujourd'hui ne sont pas plus exempts que les femmes : c'est de parler trop & trop long-tems. A force de parler en effet, la bouche s'échauffe, & la salive s'aigrissant, l'haleine devient forte & désagréable. Si j'ai un peu généralisé cette dernière cause, il est aisé de voir que j'ai principalement en vue les prédicateurs, les avocats, & tous ceux qui sont obligés par état de parler en public.

Il me reste à donner les moyens de remédier en particulier à chacune des causes internes que je viens seulement d'indiquer.

Premièrement, il faut observer de ne point trop manger de viande, ni de surcharger son estomac pour que la digestion se fasse aisément ; car si l'estomac est accablé d'alimens, le long séjour qu'ils sont obligés d'y faire produit des rapports incommodés & souvent fétides. Si l'estomac est rempli d'humeurs ou vicié de quelque façon que ce soit, ce qu'il ne sera pas difficile aux gens de l'art de reconnoître, il faut pour dissiper la mauvaise odeur qui se fait sentir dans la bouche, évacuer d'abord d'humeur & rétablir l'estomac par les remèdes convenables ; ceci

est l'affaire des médecins, & voici la nôtre. Pendant le cours des remèdes, il faut plusieurs fois le jour, ou toutes les fois que l'on sentira la bouche pâteuse & désagréable, se bien racler la langue, & laver sa bouche avec une petite éponge trempée dans une eau balsamique. La bouche par le moyen de cette eau restera fraîche & sans odeur une grande partie de la journée, sauf à répéter une ou deux fois par jour. Quand l'odeur vient de la salive ou de la pituite, pendant l'usage des remèdes qui vont à la source du mal, il faut aussi de tems en tems se ratifier la langue, & se laver la bouche. Si l'odeur provient de quelque fluxion, ou de quelque engorgement aux gencives, il faut les dégorgier & évacuer le sang qui s'y est corrompu par son long séjour. Si la fluxion ou l'engorgement des gencives est produit par plénitude du sang ou de l'humeur, il faut en diminuer le volume par la saignée & les purgatifs.

Si la fluxion est causée par quelque dent, on doit ôter cette dent malade, s'il n'y a pas d'autres moyens de guérir; mais si cette dent est insensible, pour en dissiper la mauvaise odeur, il suffira de la plomber, & l'on observera de manger dessus. Si les glandes des gencives sont obstruées, il faut travailler à les dégager tant par les remèdes intérieurs, que par les opiatz convenables qu'on portera sur ces parties. A mesure que les glandes se débarrasseront, la filtration qui doit s'y faire reprendra son cours, & l'odeur causée par l'interruption des fluides se dissipera.

Lorsque les gencives suintent & produisent une matière blanchâtre & gluante, il faut faire arrêter ce suintement de bonne heure, par les moyens que j'ai marqués dans mon livre, tome I, pag. 276. Si la mauvaise odeur de la bouche provient de quelque fistule aux gencives, il faut ôter la dent qui la produit ; si elle est causée par quelque ulcère scorbutique, pour le dissiper, il faut s'occuper efficacement à détruire la maladie, tant par les remèdes intérieurs que par les topiques de l'art : & dans tous ces différens cas, il faut avoir soin de tenir sa bouche très-propre de la façon que je l'ai dit.

Quand l'odeur est produite par le tartre, ou par le séjour des alimens dans les interstices des dents, il est aisé d'en ôter la cause, soit par l'enlèvement du tartre, soit par l'usage du cure-dent. Si enfin la mauvaise odeur provient de quelque dent gâtée ou trop ébranlée, sur laquelle on ne mange plus, il faut la faire ôter plutôt que d'avoir une telle incommodité.

A l'égard des dents artificielles, en y apportant les soins que je prescris dans le chapitre suivant, on ne doit pas craindre qu'elles puissent jamais causer aucune odeur.



C H A P I T R E IX.

*Soins qu'il faut donner aux dents artificielles ,
pour la propreté de la bouche.*

LES personnes qui ont des dents postiches, ne sont pas plus dispensées d'y donner certains soins qui coûtent fort peu, soit pour les conserver blanches, soit pour la propreté de leur bouche, que celles qui ont leurs dents naturelles. La matière des dents artificielles est la dent du cheval-marin, & non de l'ivoire comme bien des gens se l'imaginent, ou bien ce sont des dents humaines. La dent du cheval-marin par elle-même n'est susceptible d'aucune odeur : si par hasard elle en donne, c'est que les dents qui en sont faites, ou ne sont pas bien placées ou sont fort négligées par ceux qui les portent. Il faut donc tous les matins enlever avec le cure-dent le limon qui est entre les dents, puis les bien frotter avec une éponge trempée dans de l'eau tiède, avec quelques gouttes d'eau souveraine, ou de quelque eau semblable. Tous les deux ou trois jours il est bon d'y passer de la poudre ou de l'opiat, comme sur les dents naturelles.

Bien des personnes se figurent que, pour se faire mettre de fausses dents, il faut auparavant se faire ôter les chicots ou racines : c'est tout le contraire. Les chicots sont de bonnes bases

sur lesquelles on assied l'édifice. On y ente aussi avec un pivot ou un tenon d'or des dents naturelles, & ces dents sont aussi solides que nos propres dents, sans qu'il soit nécessaire de les attacher aux dents voisines, en sorte qu'il n'est pas rare d'en voir durer pendant six ans & plus sans le secours du dentiste. Ces dents mortes, quand elles sont bien placées, imitent si parfaitement les dents vives, qu'il n'est presque pas possible qu'un dentiste les reconnoisse. On y mange aussi bien que sur ses propres dents, elles sont bientôt naturalisées au point d'être distinguées à peine des personnes mêmes qui les portent.

On fait très-bien tenir une pièce de dents artificielles plus ou moins étendue, que l'on fixe avec des fils d'or sur les dents voisines qui les maintiennent en place pendant plusieurs années. Il y a même des personnes qui, après avoir appris de nous la manière de les attacher (ce qui est fort aisé, fort simple), se les attachent elles-mêmes fort bien avec des fils ordinaires qu'elles renouvellent à leur gré, & c'est alors qu'il est nécessaire pour la propreté de les renouveler souvent.

C'est une erreur de croire que quand on n'a plus de dents, il n'est plus possible d'en faire tenir d'artificielles. Il y a un grand nombre de personnes qui en ont les deux mâchoires garnies, sans qu'il leur reste une seule dent naturelle pour les tenir. Nous avons surmonté cette difficulté, & nous avons trouvé les moyens de faire tenir ces sortes de dents avec des res-

forts. Il est vrai qu'il n'est pas aisé de bien exécuter cette opération, & que tous les dentistes ne réussissent pas : mais quand on aura bien étudié M. *Fauchard* sur cette matière, & qu'on y joindra les observations que j'ai faites dans mes *Recherches*, on y parviendra sûrement.

Quand ces sortes de pièces sont bien prises dans leurs dimensions & qu'elles sont bien placées, que les ressorts en sont bien faits & jouent bien, on a l'avantage non-seulement d'avoir un ornement de plus qui aide à la prononciation, mais encore de manger bien plus aisément que si l'on n'avoit point de dents.

Les personnes qui portent de ces sortes de pièces, avec un peu de propreté, ne sont nullement sujettes à avoir de l'odeur, comme on l'est à un certain âge, quand les dents sont ébranlées; parce qu'ordinairement alors les gencives ne cessent de suinter jusqu'à ce que les dents soient toutes tombées. Les soins qu'il faut apporter à ces sortes de pièces, consistent à les ôter tous les matins, ce qui est aussi facile que de les remettre; à les bien nettoyer avec une petite brosse, & à les froter de tems en tems avec un peu de poudre pour les tenir blanches. Il faut aussi tous les sept ou huit jours regarnir les ressorts de la façon que le dentiste l'aura montré. C'est ainsi que les dents artificielles bien faites & bien mises, pour qu'on ait soin de les tenir propres, ne sont non plus susceptibles d'odeur que nos propres dents. Mais il faut, comme je l'ai dit, observer de manger dessus. Les personnes auxquelles il peut rester

des dents foibles , ou qui auront les gencives molles , ce qui les gêneroit en mangeant , auront l'attention de mâcher les alimens plus ou moins sur les autres dents , & de les ramener ensuite sur les dents factices , afin d'enlever le limon qui pourroit s'y être attaché , & d'empêcher les gencives de s'engorger par leur inaction. Après le repas , il faut encore observer d'ôter les alimens qui peuvent être restés dans ces dents , & de les bien laver avec une éponge , ou du moins de les essuyer avec sa serviette.

CHAPITRE X.

§. I.

Instructions nécessaires pour les pères & mères de famille , & pour ceux qui élèvent des enfans.

IL est très-important de donner quelques instructions aux personnes qui par état ont besoin d'être éclairées sur les principales circonstances de la dentition , pour pouvoir procurer aux enfans les secours de l'art qui sont toujours négligés , quand la nécessité n'en est pas connue.

Quoique j'aie parlé dans mon livre des défordres & des accidens qui devancent ou accompagnent la sortie des dents , ainsi que des moyens de les éviter ; quoique la matière y soit traitée amplement , pour rendre ce petit

ouvrage plus utile , je vais dire un mot des soins qu'il faut donner aux enfans dans le tems que leurs dents croissent & veulent percer.

Le ptialisme ou la salivation annonce que la dent pousse & est arrivée à la gencive. Alors il faut la frotter de tems en tems avec du jus de citron, dont on a le doigt bien trempé, jusqu'à ce que la dent soit découverte, & la gencive divisée : on fait la même chose à chaque dent qui perce. Il faut mettre de bonne heure en usage ce jus de citron, & ne point attendre que la gencive soit enflammée.

Quand les dents causent le dévoiement en se formant ou en perçant, c'est d'ordinaire un bien pour l'enfant, que ce dévoiement garantit souvent d'autres accidens plus fâcheux. Cependant il faut observer de ne pas lui donner de bouillie, ou de lui en donner peu & légère, & de ne point non plus surcharger son estomac de trop de lait, jusqu'à ce que le dévoiement soit passé. Car si vous ne lui retranchez point une partie de cette nourriture, comme il se trouve alors dans son estomac certains acides qui font aigrir & cailler le lait ou la bouillie, il aura des indigestions continuelles ; le dévoiement augmentera & deviendra dangereux. Dans ce cas l'enfant qui est altéré prendra facilement du bouillon qui le soutiendra, & qui se digérera mieux que la farine & le lait. Il ne faut pas manquer d'appeller alors un médecin, ou un chirurgien, pour travailler plus efficacement à arrêter le progrès de la maladie par le moyen de quelques petits remèdes.

Si

Si malgré cela la fièvre devient considérable ; & si l'enfant a des convulsions, il ne faut pas hésiter à appeler un dentiste pour qu'il découvre les dents qui veulent percer. Si la dent qui est parvenue à la gencive n'est point assez élevée, il faut faire emporter la gencive, afin d'éviter qu'elle ne se réunisse & ne reproduise quelque autre accident. Cette petite opération est bien plus effrayante pour les parens, que douloureuse pour l'enfant même. J'ai décrit dans mon livre la manière de la faire avec succès.

Les dents de lait forties, l'enfant à quatre ans, quatre & demi, ou cinq ans, se trouve encore tourmenté par les premières grosses molaires, qui font le nombre des vingt-quatre dents, quand elles sont venues.

A mesure qu'elles s'ossifient & s'élèvent, elles dilatent les parois des alvéoles, & distendent les membranes qui les couvrent.

Souvent l'enfant est triste, perd l'appétit, maigrit à vue d'œil, & se trouve tourmenté d'une fièvre lente, sans qu'on sache à quoi en attribuer la cause ; & cet état dure plus ou moins de tems, suivant les dispositions du sujet. Quoique à cet âge-là, les molaires produisent ces fortes d'accidens, elles ne paroissent ordinairement qu'un ou deux ans après. J'ai même remarqué que la plupart des enfans qui étoient malades pendant l'accroissement de leurs dents, ne l'étoient pas de même quand elles perçoient.

Mais pour être certain si c'est l'accroissement des dents qui produit le mal, il faut faire examiner les gencives par des gens de l'art, qui reconnoîtront aisément si les parois des alvéoles sont

écartées par l'élevation de la dent. Quand les accidens subsistent trop long-tems, & que malgré tous les remèdes l'enfant dépérit de jour en jour, quoique la dent ne fasse point encore d'éminence à la gencive, si l'on veut promptement tirer l'enfant de ce fâcheux état, il faut débrider le péri-maxillaire d'où vient tout le mal : c'est ce qu'on fait en ouvrant la gencive, & en divisant cette membrane. Cette opération suffit, sans qu'il soit besoin d'emporter la gencive, attendu que la dent n'est pas encore prête à y arriver, & je l'ai faite souvent avec beaucoup de succès. J'ai aussi guéri des enfans dans un cas pareil, en leur ôtant simplement la dernière molaire de lait. Comme cette opération est toute nouvelle, en voici les motifs & le résultat.

Il faut remarquer qu'à la sortie de cette dent, la mâchoire de l'enfant a si peu d'étendue qu'elle est forcée de s'élargir par les efforts que fait en poussant la molaire, parce qu'elle est gênée d'un côté par la dent de lait voisine, & de l'autre par l'apophyse coronoïde, située à l'extrémité de la mâchoire : car cette dent prend d'abord en s'ossifiant toute la grosseur qu'elle doit avoir, pour se garnir ensuite intérieurement, après quoi la racine se forme. Or la présence de la dent encore renfermée dans la mâchoire, comprime & dilate avec force & l'alvéole & le périoste qui l'entourne, ce qui irrite ces parties & occasionne tous les accidens dont j'ai parlé. Dans ces circonstances, si on ôte la dent de lait qui est à côté, on débride en partie par l'extraction le périoste ; on fait place à la dent qui

s'accroît , & ainsi les accidens doivent se calmer. Il en est ici comme des dents de sagesse , qui ne trouvant pas de place , causent beaucoup de douleur ; il s'en trouve même qui ne peuvent fortir , & le malade ne guérit qu'en ôtant l'avant-dernière.

Vers l'âge de dix à onze ans , on voit quelquefois arriver les mêmes accidens , & il y a tout lieu de croire qu'ils sont produits par les dents.

Quand ce sont des filles , on attribue souvent cet état aux règles qui veulent s'établir , tandis qu'il provient des dents qui percent vers l'âge de treize ans. Maintenant que l'on est instruit des ravages que les dents font long-tems avant que de percer , ainsi qu'en perceant , lorsqu'à ces âges les enfans seront incommodés , il ne faut pas négliger d'appeller les habiles gens de l'art , qui décideront après un mûr examen , de l'état des dents du sujet.

§. II.

Façon de conduire ou de gouverner la bouche des enfans , pour procurer un bel arrangement aux dents , à mesure qu'elles se renouvellent.

Bien des personnes qui s'imaginent que pour procurer un bel ordre aux secondes dents , il ne s'agit que de leur donner beaucoup de place , & que l'on ne risque rien d'ôter plusieurs dents de lait du même côté , quoiqu'elles ne soient point ébranlées. Il y a même des dentistes de réputation qui pensent de même. Pour

moi je ne démeuble point la bouche des enfans sans nécessité, & je pense sur cela comme M. *Capperon*, avec qui j'ai conféré souvent sur 'notre art. Je n'ignore pas qu'il faut donner une place suffisante aux dents qui se renouvellent, pour leur faciliter un arrangement convenable, je fais que l'on pêche en ménageant trop le terrain, comme en voulant trop le prodiguer : & je pense que l'habileté consiste à éviter l'une & l'autre de ces extrémités qui sont fort pernicieuses. On me dispensera de rapporter toutes les raisons pour lesquelles il ne faut pas ôter indiscretement trop de dents de lait; les bornes que je me suis prescrites ne me permettent point de m'étendre sur cette matière. J'observerai seulement que je vois souvent des personnes d'un certain âge qui ont encore plusieurs dents de lait, & que ces dents ne leur sont restées que parce que les secondes ont manqué, & n'ont point pris d'accroissement. Si malheureusement ces personnes étoient tombées dans les mains de certains dentistes, qui ôtent les dents de lait sans nécessité, elles feroient dépourvues de dents aux endroits où ces dents de lait subsistent même dans un âge avancé. Je rencontre tous les jours des bouches qui ont été démantelées par cette pratique. Ce n'est jamais la dent de lait qui empêche la seconde dent de paroître, ou de se développer; ce n'est jamais non plus cette dent de lait qui est cause que celle qui vient lui succéder se place mal : c'est toujours faute de terrain. Ce sont les dents voisines qui gênent la nouvelle dent, parce qu'elle est plus large que celle qu'elle vient remplacer.

Quand la mâchoire a une étendue suffisante, & que les dents de lait ne gênent point les dents qui se renouvellent, il faut laisser tomber les premières d'elles-mêmes, ou lorsqu'elles sont fort ébranlées, les ôter avec les doigts, ou avec un fil; on peut alors se passer de la main du dentiste. Mais pourquoi faire souffrir inutilement de pauvres enfans? Pourquoi leur ôter sans nécessité des dents, dont l'extraction, quand elles ne branlent point, leur fait à-peu-près autant de mal que celles des dents renouvelées, parce qu'alors elles ont encore des racines fort longues.

Voilà plus de raison qu'il n'en faut pour ne point ôter les dents de lait sans une grande nécessité. Il reste à prescrire la façon dont il faut conduire & gouverner la bouche des enfans.

Quand les dents de devant commencent à branler, que celles qui leur succèdent trouvent assez de place, & qu'elles ne sont point gênées par les dents de lait voisines, il est bon alors d'ôter ces dents branlantes, lorsqu'elles ne tiennent presque plus, de la façon que je l'ai dit, avec les doigts ou avec un fil. Quand les deux nouvelles dents ne trouvent pas une place suffisante, parce qu'elles sont toujours plus larges que leurs devancières, il faut avoir recours au dentiste, & faire ôter la dent de lait voisine, quoiqu'elle ne branle pas, parce qu'elle gêne la nouvelle dent, & l'empêche de se bien placer. Cette dent par ce moyen s'allonge sans peine, se redresse naturellement, & se place bien.

Lorsque la seconde dent vient remplacer la dent de lait qu'on a ôtée, pour favoriser l'arrangement de la première, cette seconde dent à son tour ne trouve plus une place suffisante pour se bien aligner; il faut donc ici faire encore la même opération que pour la première, & ôter la dent de lait voisine qui gêne la nouvelle. On fait successivement la même chose à toutes les dents de lait qui gênent leurs voisines, à mesure qu'elles se renouvellent.

Il est bon de faire observer que pendant ce renouvellement, qui commence vers l'âge de six ou sept ans, jusques à quatorze ou quinze ans, la mâchoire s'étend plus ou moins, ce qui donne de la place aux secondes dents, toujours plus larges que les premières, à l'exception de deux molaires de lait de chaque côté de la mâchoire. Car les dents qui viennent les remplacer sont ordinairement moins larges d'un tiers que celles-ci; de façon que quand on a conduit le renouvellement des dents jusqu'à ces molaires de lait, que l'on ôte alors, leur absence met à l'aise les dents voisines, & celles qui les remplacent étant beaucoup plus étroites s'arrangent bien.

Nous avons à chaque mâchoire dix dents, qui pour l'ordinaire se renouvellent. Or comme on ne doit ôter les dents de lait que pour faire place aux dents voisines, qui sans cela ne pourroient pas bien s'aligner, il peut arriver qu'une dent de lait qu'on aura ôtée ne se renouvelle point, parce qu'il ne se trouve point de germe pour une seconde dent; mais il en résulte un bien. Les dents qui alors sont tou-

jours gênées par l'insuffisance de la place, se mettront à l'aise, & la brèche se trouvera bouchée par les dents voisines. Au reste quand on ôte les dents de lait avec les précautions que j'ai recommandées, on ne craindra jamais qu'une bouche soit un jour dégarnie de dents, puisque pour mettre les secondes dents à leur aise, on est tous les jours obligé d'ôter même de ces dernières.

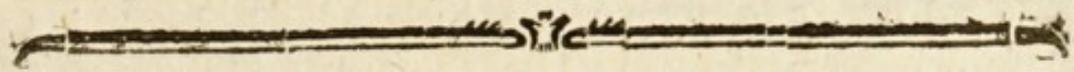
Quand les dents toutes renouvelées se trouvent trop pressées, pour les mettre à l'aise, pour leur donner un plus bel arrangement, & pour empêcher qu'elles ne se gâtent, il faut ôter à chaque mâchoire des deux côtés une des petites molaires.

Lorsque la dent canine qui est pointue se renouvelle la dernière, souvent elle ne trouve plus de place & perce en dehors; mais en ôtant alors la petite molaire voisine, cette canine se glissera d'elle-même dans la brèche & la remplira en s'arrangeant bien. Il faut faire cette opération de bonne heure, & dès que l'on voit cette canine percer en-dessus. Il faut encore observer d'ôter la petite molaire de l'autre côté, afin que le demi-cercle de la mâchoire soit uniforme des deux côtés de la bouche: ce demi-cercle sans cela sera plus bombé du côté de la mâchoire où l'on aura laissé subsister la petite molaire, que du côté opposé, ce qui défigure cette partie, & rend la mâchoire irrégulière.

Quand les mâchoires sont trop évasées, & que le demi-cercle de la mâchoire a une forme désagréable, il faut de même de bonne heure

ôter de chaque côté la petite molaire; la mâchoire par ce moyen prend une forme plus agréable, & le demi-cercle devient régulier.

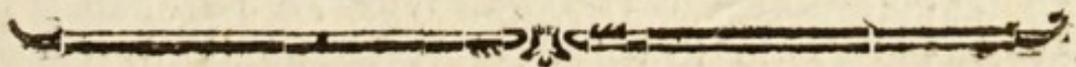
Quand la mâchoire inférieure avance & dépasse la supérieure, le menton alors fait une saillie dont la difformité très-commune s'appelle trivialement *menton de galloche*. On peut corriger cette difformité par le moyen des plaques qui sont gravées dans mon livre; mais si à l'âge de sept ans on a l'attention de faire ôter à l'enfant de chaque côté, seulement à la mâchoire inférieure, (& jamais à la supérieure) la première grosse molaire qui alors ne fait que paroître, la mâchoire inférieure prendra un plus petit volume, tandis que la supérieure, conservant le sien, s'élargira même par le moyen des grosses dents qui viennent environ à 13 ans. Or ces grosses dents remplissant la brèche que les dents ôtées depuis long-tems ont laissée, elles ne feront point, comme à la mâchoire supérieure, étendre le demi-cercle de l'inférieure; celle-ci peu-à-peu avancera moins, & la saillie du menton se trouvera corrigée. Ce procédé tout nouveau, que je ne fais qu'indiquer, pourra suggérer aux dentistes différens moyens pour réformer en plusieurs cas les désagrémens du visage. Le plan où je me suis borné, ne me permet pas d'ajouter rien de plus sur cet objet. Mais M. Capperon, qui dans nos fréquens entretiens m'en a fait naître l'heureuse idée, doit publier incessamment un ouvrage, où cette intéressante matière sera traitée de main de maître, & ne laissera rien à désirer.



L'ART

DE

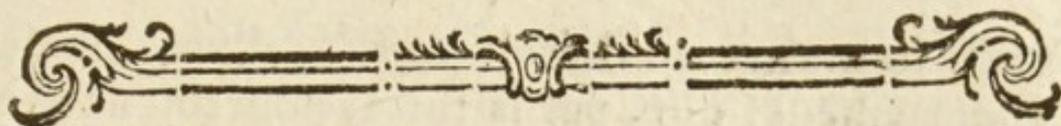
SOIGNER LES PIEDS.



L. N. R. T.

D. E.

SOIGNER LES PIEDS.



L'ART

D E

SOIGNER LES PIEDS.

INTRODUCTION.

C'EST à feu M. Rouffelot, mon prédécesseur à la Cour, que le public est redevable des premiers élémens de l'art de soigner les pieds. Avant lui, *Miton*, *Duval*, *Auvray*, *Pouffe* & quelques autres avoient donné des spécifiques pour les cors, & avoient acquis une certaine confiance; mais à peine ces praticiens étoient-ils connus.

M. Rouffelot fit imprimer en 1762 un ouvrage intitulé : *nouvelles observations sur le traitement des cors*; & en 1769, un autre, intitulé : *toilette des pieds, ou traité de la guérison des cors, verrues & autres maladies de la peau.*

Quoique ces deux ouvrages ne continssent pas tous les détails nécessaires sur cet objet, ils ne laissèrent pas de faire connoître leur auteur, & de le mettre en réputation. Ils firent

aussi connoître qu'il étoit possible d'obtenir des soulagemens, qui, par la suite, pourroient procurer la guérison radicale des cors & des autres incommodités qui surviennent aux pieds, ou, au moins, une cure palliative.

L'ouvrage imprimé en 1762, ne contenoit que des détails peu satisfaisans; mais celui que M. Rousselot publia en 1769, faisoit le détail de ce dont le premier ne donnoit que l'idée; aussi fut-il enlevé dès qu'il parut. Le projet de l'auteur étoit de faire une nouvelle édition de ce traité si bien accueilli du public; mais il mourut trop tôt pour l'exécuter. Devenu son successeur pour le service de la Cour, & ayant traité avec sa veuve, pour lui laisser, sa vie durant, le moyen d'élever sa famille, je demeurai possesseur de ses manuscrits, notes & observations. Je formai alors le projet de faire imprimer ce qu'une pratique constante du soin des pieds & les remarques de mon prédécesseur m'avoient appris, pour les communiquer au public, dans l'ouvrage que je lui présente.

Une chose cependant m'arrêtoit dans l'exécution de ce projet, le défaut de qualité en public. Monsieur, frère du Roi, m'honora, en 1778, d'un brevet de chirurgien *pédicure*, attaché au service de sa personne; & le premier avril de cette année 1780, Monseigneur le Comte d'Artois m'a honoré du même titre. L'obstacle levé, j'ai mis la dernière main à cet ouvrage. S'il n'a pas le mérite de la diction, il aura certainement celui de l'observation la plus scrupuleuse, & de la plus exacte vérité.

Au mois d'octobre dernier , le roi m'a honoré de sa confiance ; & ce nouvel emploi auprès de Sa Majesté, n'a fait qu'augmenter le desir que j'ai toujours eu de me rendre utile au public.

1°. Il ne faut pas confondre le soin des pieds , avec les spécifiques propres à la guérison des cors. La toilette & l'entretien des pieds consistent simplement à se les faire soigner méthodiquement , & de manière à prévenir ou détruire tous les accidens qui les affectent ; ce qui ne tient en rien au charlatanisme.

2°. Comme c'est une des premières jouissances de la vie, que de pouvoir se transporter librement où la volonté conduit ; si l'on sent de la douleur aux pieds, l'on néglige de marcher , & la santé par contre-coup, en reçoit un dommage réel.

La méthode de soigner les pieds ne peut que s'accréditer de jour en jour, puisque son but est de maintenir les pieds dans une aisance & dans une liberté continuelles , & que l'on doit regarder comme le plus grand des accidens qui puissent leur arriver , celui d'être privé de quelques mouvemens aux articulations.

Deux causes contribuent aux accidens qui affectent les pieds , la marche forcée & les chaussures ; une troisième que l'on pourroit y joindre , est le peu d'attention que l'on apporte à les soigner. On doit cependant rapporter le tout à la chaussure ; car , en supposant la plus grande fatigue , les pieds , malgré leur délicatesse , la supporteroient & s'endurceroient, si l'on n'en portoit pas.

Les chaussures, en effet, exposent à des frottemens continuels, qui donnent lieu à des cors, des durillons & des oignons : elles gênent les ongles dans leur accroissement ; elles concentrent la transpiration naturelle, & la changent souvent en une sueur âcre & corrosive ; la peau s'excorie : de là résultent divers petits accidens, qui, faute de soins, donnent naissance à une infinité d'autres beaucoup plus fâcheux.

Le rapport & la connexité des différentes parties qui composent le pied, devroient bien engager à lui conserver la liberté dans tous ses mouvemens, qui déjà sont gênés par la chaussure ; cependant c'est la chose à laquelle on pense le moins.

Obligé, par état, de chercher la cause de ces accidens, j'ai examiné de près le travail que font les doigts ou orteils dans la marche, & j'ai remarqué que ces mêmes orteils étoient, non-seulement toujours en action pour maintenir l'équilibre & le poids du corps, mais encore qu'ils servoient infiniment au mouvement de progression ; ce qui souvent occasionne les douleurs momentanées, qui arrivent dans ces parties.

Nous apportons tous en naissant une manière de marcher qui nous est donnée par la nature, & qui tient beaucoup à notre constitution première : un rien peut déranger cette marche ; ce dérangement cause des douleurs auxquelles on ne fait d'abord point d'attention : l'on soulage la partie douloureuse, en fatiguant le côté opposé, l'on perd insensiblement sa marche ;

& , comme il y a beaucoup d'articulations, il en reste d'immobiles : la liqueur fynoviale s'épaiffit & se durcit au point de fonder exactement deux os dans l'articulation ; l'on marche alors comme fi l'on avoit des pieds postiches. C'est bien , je le répète , le plus grand des accidens , parce qu'il est absolument incurable.

J'ai vu plusieurs personnes à qui il auroit absolument été impossible d'écarter un de leurs orteils , pour s'être mises dans le cas dont je viens de parler , ou pour les avoir forcés dans des chauffures trop courtes ou trop étroites. Les orteils n'étoient plus rangés comme ils devoient l'être naturellement , ce qui occasionnoit des durillons fâcheux au talon & à la plante du pied.

Les cors , qu'il ne faut pas confondre avec plusieurs excroiffances cutanées , occupent toutes les parties du pied , mais principalement la tête des os qui entrent dans sa composition , les jointures des phalanges , dans leurs parties latérales , à leurs extrémités , ou la plante du pied. Ils font très-douloureux , lorsqu'ils ont acquis une certaine grosseur , & qu'ils font forcés , ou dans les changemens de tems. Ils font tous d'une même nature , formés par la même cause , mais plus ou moins compliqués. Leur guérison n'est pas impossible ; mais il est imprudent de l'affurer.

Les verrués font ordinairement placées à la plante du pied. Elles font très-douloureuses à cette partie , parce que tout le poids du corps porte dessus ; mais il s'en trouve peu. Leur sié-

ge le plus ordinaire est aux mains ; elles en occupent indistinctement toutes les parties : elles proviennent d'une humeur lente & crasse, durcie dans les pores de la peau. Leur nature est absolument différente de celle des cors, en ce qu'elles jettent leurs racines en-dehors, au lieu que les cors ont les leurs en-dedans. Il y a beaucoup plus d'erreurs populaires sur leur traitement, que de moyens certains pour les guérir ; cependant je puis assurer leur guérison avec les caustiques, mais cela demande des soins & la présence d'un praticien instruit.

Le durillon, en général, est une suite des divers frottemens qui macèrent & détachent l'épiderme, ou surpeau. Comme elle se régénère avec beaucoup de facilité, il s'en détache une grande quantité, qui, se réunissant, forme une espèce de carton.

Le durillon se détruit, en détruisant la cause qui y a donné lieu. Le moyen de lui procurer une guérison palliative, est de le diminuer avec un instrument commode.

Les oignons ont leur siège sur la tête de l'un des os du métatarse, & à son articulation avec le pouce ; ils sont souvent la suite de la dépression des lames osseuses de la tête de cet os, causée par une chaussure trop courte. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes, parce que leur chaussure leur jette toujours le pied en devant, & comprime l'articulation de cet orteil.

La pression des oignons contre la chaussure arrête la circulation, & cause la stagnation
des

des liqueurs; elles entrent alors en fermentation, & souvent elles s'abcèdent avec douleur: il ne faut pas en ce cas s'efforcer de marcher. J'indiquerai ci-après les moyens de les soulager, ou de les guérir.

Les maux qui surviennent aux ongles sont de deux espèces. Ils proviennent, ou d'un vice de première conformation, ou d'accidens inattendus, comme lorsqu'il tombe dessus quelque corps pesant, ou qu'ils éprouvent un choc violent. Je détaillerai cet objet à son article. Je dirai seulement ici, qu'à l'égard des accidens qui leur arrivent, il faut, le plutôt possible, y remédier, si l'on veut éviter leurs mauvaises conformations.

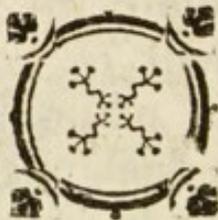
Il est une espèce d'incommodité, qui souvent affecte les pieds, & qu'on nomme engelures ou mules, suivant l'endroit auquel elles s'attachent. Cette incommodité a pour principe la stagnation du sang, causée par le resserrement des vaisseaux capillaires de la peau, ce qui n'est occasionné que par la rigueur du froid. Les humeurs, ainsi fixées, déchirent & ulcèrent les parties, & leur séjour les rendant plus âcres, occasionne la douleur qu'on y éprouve.

La transpiration naturelle, interceptée par les chaussures, ne demande que des soins. La sueur perd le pied; la peau s'excorie, se brûle, blanchit, & il devient très-douloureux. On trouvera ci-après les moyens de parer à cet inconvénient.

Il n'est point de petits maux aux pieds, parce qu'ils donnent naissance à une infinité d'au-

tres, beaucoup plus fâcheux, comme je viens de le dire; mais c'est particulièrement dans la jeunesse que l'on y doit faire attention, parce que, dans ce tems, il est toujours possible de remédier aux accidens.

Ce sont ces considérations qui me font hasarder d'écrire sur une partie qu'il faut tirer de l'avilissement. Mon désintéressement fera bien prouvé, quand le public connoîtra, par les détails exacts de ma manière d'opérer & de soigner les pieds, que je n'ai d'autres vues que de lui être utile. Je suis même persuadé que mon exemple encouragera nombre de praticiens en cette partie, à tâcher de mériter sa confiance, & j'aurai alors le bonheur d'avoir contribué à délivrer, ou préserver l'humanité de maux, qui, légers en apparence, vont souvent jusqu'à conduire au tombeau; ce qui n'est pas sans exemple.



 CHAPITRE PREMIER.

 DES CORS.

ARTICLE PREMIER.

Définition des cors.

LÉ cor a pris différentes dénominations, suivant les différens auteurs. Avicenne (a) le définit une excroissance à peu près de la nature des ongles, laquelle vient près des jointures & vers les extrémités des doigts des pieds: il le nomme *corne de pieds*. Cette définition ne paroît pas conforme à la nature des cors.

Les Latins ont appelé le cor, *verruë blanche* ou *clou*, par la ressemblance qu'il a avec la tête du clou. Quelques-uns l'ont encore nommé *œil de pie* ou *de coq*, à cause d'une certaine tâche noire que l'on apperçoit au centre, & que l'on diroit être la prunelle d'un œil.

Plusieurs auteurs, dans leurs Traités complets sur l'art de guérir, ont dit un mot de cette partie. Celse (b), traitant des maladies

(a) Lib. 14.

(b) Lib. 5. cap. 28. n°. 14.

de la peau, distingue les cors qui abondent moins en sang, que les autres excroissances de la peau. Bernard Valentin (*a*) en fait mention dans sa grande chirurgie, & rappelle des exemples de malheurs arrivés par la section imprudente des cors. Juncker (*b*) en fait un article détaillé, dans lequel il cite divers moyens propres à leur guérison. Verduc (*c*) touche aussi cet objet dans sa pathologie. Heister (*d*) en donne un chapitre entier, qu'il divise en deux articles. Dolœus (*e*) dans son Encyclopédie, Pigray (*f*) dans son Epitome, Lavau-guion (*g*) dans son Traité des opérations, Col-de-Villars (*h*) dans son cours de chirurgie, & nombre d'autres, traitent des cors des pieds; mais après avoir parcouru tous ces auteurs, on a le désagrément de voir qu'ils se font presque tous copiés, sans entrer dans aucuns détails satisfaisans sur cette partie.

En général on pourroit définir le cor, un tubercule rond, ou excroissance cutanée, qui approche de la nature de la verrue ou durillon, parce que, dans ce cas, il paroît une éminence sur la peau.

(*a*) Sect. 4. §. 3.

(*b*) Cap. 176.

(*c*) Tom. 2. cap. 51. art. 2.

(*d*) Cap. 176.

(*e*) Lib. 7.

(*f*) Cap. 13.

(*g*) Chap. 45.

(*h*) Des tumeurs, chap. 5. art. 13.

M. Wisemann (*i*) pense qu'il y a une différence essentielle entre le cor & la verrue, en ce que celle-ci pousse la peau en dehors, & que l'autre commençant à la cuticule, jette ses racines en dedans.

La pratique m'a confirmé cette vérité; je puis même ajouter qu'il y a encore une très-grande différence entre le cor & le durillon, en ce que celui-ci n'occupe que la superficie de la peau, & que jamais il ne pénètre plus avant, tandis que le cor & la verrue ont leur siège dans la partie intérieure de la peau, nommée *le cuir*.

Je vais, sans m'arrêter à de plus amples détails, passer au développement des causes de cette infirmité.

ARTICLE II.

Des causes & de la nature des cors.

On attribue la cause du cor à une humeur épaisse & visqueuse, durcie dans les pores de la peau par une pression constante, qui forme enfin une substance calleuse.

(*a*) Platérus prétend que ces excroissances sont produites par le suc nourricier, destiné à l'usage de la peau, arrêté & durci dans les pores par une pression constante.

Selon le système de Lavauguion, il semble

(*i*) Chirurg. lib. 1. c. 20.

(*a*) Troisième titre de l'Extubérance, page 393.

que la cause du cor provienne de la rupture des filamens nerveux du rézeau, ou *plexus* de la peau, & qu'alors le suc nourricier qui se distille continuellement de leurs extrémités, se coagule sous l'épiderme, & forme, par son épaisissement la substance du cor.

Ce système est non seulement vraisemblable, mais encore il se rapporte à tout ce que j'ai pu examiner dans la pratique; car je n'ai jamais trouvé un vrai cor qui ne soit ou sur l'articulation des phalanges, ou à l'extrémité de l'une d'elles.

Je conclus de-là que la cause du cor & celle du durillon sont la même. C'est une pression, ou un frottement qui leur a donné lieu; à la différence cependant que la pression constante donne plus souvent des cors, comme les frottemens donnent des durillons, parce qu'ils attaquent plus particulièrement l'épiderme, ou surpeau, & que son siège est dans cette partie, tandis que la pression constante fait éprouver au plus profond de la peau un serrement contre la tête des os; serrement qui cause ensuite le déchirement. Ce qui suit va le prouver.

En découvrant légèrement la superficie d'un cor avec un instrument tranchant, on apperçoit quelquefois deux & même trois points blancs, que le vulgaire appelle *racines* du cor; ce sont autant de points de rupture où la circulation de la lymphe s'est arrêtée & épaisie.

J'ai trouvé la substance calleuse du cor quelquefois si ferme & si sèche, que ceux qui en étoient incommodés, brusquant la douleur, oc-

caſionnoient bientôt des meurtriſſures qui formoient des tumeurs & des abcès; &, dans ce cas, le foyer de la ſuppuration, ſe trouvant au plus profond, & le pus ne pouvant ſe faire jour à travers le cal, il occaſionnoit des ravages affreux, qui, par un caprice de la nature, ont opéré la guérifon radicale, parce que la préſence du pus avoit détruit les adhérences du cor, & que, lors de la cicatrice, les liqueurs avoient pris d'autres routes; mais c'eſt un moyen bien dangereux.

Quelquefois cette ſubſtance eſt comme de la glu, par trochique aſſez conſidérable; mais cela n'arrive qu'aux perſonnes avancées en âge, & dont les cors ſont anciens, parce qu'il y a long-tems que la nature ſ'eſt frayée cette route, qu'elle ſ'y dégage en abondance, & que les liqueurs ſont dans un plus grand degré d'atténuation.

Je l'ai vue (rarement à la vérité) fermenter, au point de ſe diſſoudre en eau, renfermée dans une eſpèce de kiſte, que l'on trouvoit après avoir découvert la première ſurface.

Il ſe trouve nombre de cors, en deſſous deſquels il y a une petite poche pleine d'un ſang vermeil, qui, dans l'inſtant où il entre en fermentation, cauſe de grandes douleurs.

Il eſt une eſpèce de cor qui ſe place aux articulations des phalanges des orteils, particulièrement au petit doigt, & qui cauſe des douleurs cruelles. Je l'ai examiné de près, & j'ai cru reconnoître que ce cor provenoit, comme les autres, de la rupture, ou du déchirement des filamens nerveux de la peau; mais que ces

déchiremens s'étant faits dans un tems où les capsules des articulations ont été tuméfiées, il s'est fait une adhérence de la peau avec ces capsules ligamenteuses; & cela est d'autant plus douloureux, qu'au moindre frottement, la peau, faute de jouissance, s'en trouve vivement affectée.

Ordinairement ces cors abondent moins en matière excrémenteuse à leur superficie; mais, au moyen de l'adhérence, les liqueurs étant les mêmes, il n'est pas étonnant qu'elles se fassent ouvert des passages, & qu'elle se pompent mutuellement.

Je ne dois pas oublier de dire que tous les vrais cors ne viennent pas seulement aux orteils. J'ai dit que le frottement sur les parties offeuses, ou la pression extérieure, causoit les déchiremens qui donnent naissance aux cors; la plante du pied, ses parties latérales même en sont quelquefois attaquées: alors ces cors sont environnés d'un fort durillon qui augmente leur volume, qui les fatigue beaucoup, & qui les rend très-douloureux.

A R T I C L E III.

De la douleur occasionnée par les cors.

Plusieurs causes contribuent à la douleur occasionnée par les cors. J'ai déjà fait voir que ceux qui avoient des adhérences aux membranes, étoient très-douloureux.

Quant aux cors ordinaires, qui ont à leurs extrémités une forme calleuse, il se fait une fi-

tration continuelle. La source étant au fond, il faut qu'elle fasse effort pour se faire jour, & elle occasionne par-là des tiraillemens affreux & insupportables ; ce qui cause quelquefois une inflammation très-douloureuse.

Le cor est absolument insensible en lui-même ; la douleur n'est occasionnée que par l'intimité & l'adhérence qu'il a avec la peau. La preuve en résulte de la quantité que l'on peut en emporter avec l'instrument, sans causer aucune douleur.

L'on pourroit comparer l'humeur excrémenteuse qui forme la substance du cor, à de la corde à boyau, laquelle se resserre dans la sécheresse, & se gonfle dans l'humidité. Dans l'un & l'autre cas, elle cause de la douleur, & souvent de l'inflammation ; *ce qui, comme le prétend Dionis (a), fait dire à tous ceux qui en sont incommodés, qu'ils ont aux pieds un almanach qui leur annonce le changement de tems.*

Avant d'indiquer les moyens de guérison palliative, ou radicale des cors, je crois devoir indiquer ceux de faire cesser & disparoître certaines excroissances cutanées, qu'il ne faut pas confondre avec les cors. C'est ce que je vais faire dans l'article suivant, pour mettre ceux qui en sont incommodés, en état de les distinguer & d'être en garde contre les charlatans, qui, ayant pu guérir ces sortes d'excroissances, se flattent de guérir également toute espèce de cors.

(a) Opération de chirurgie, page 656.

A R T I C L E IV.

De quelques excroissances cutanées, auxquelles on donne vulgairement le nom de cors.

Il survient aux pieds nombre d'excroissances cutanées dont le détail feroit ici hors de place. On peut consulter les auteurs qui ont traité des maladies de la peau, principalement le docteur *Turner* (a) & autres. Comme je n'ai pris pour sujet de ce Traité que ceux des accidens qui sont causés, soit par la fatigue de la marche, soit par les chaussures, je me borne à cet objet.

Il se fait entre les orteils des frottemens en marchant. Si ces frottemens sont continus, ils brûlent la peau; elle devient blanche de la largeur d'une lentille, parce que la sueur ou la transpiration interceptées, occasionnent une inflammation dans ces parties.

Le moyen d'être soulagé, c'est de faire emporter avec un instrument la partie blanche & brûlée, de se reposer, & de mettre entre les orteils affectés un morceau de mouffeline unie, qui dessèche cette partie. Il ne faut pas craindre que le coton cause d'accident, parce que ces parties ne sont jamais au vif.

Entre le petit orteil & le voisin, près de leur articulation avec les os du métatarse, la peau se trouve continuellement comprimée & pincée en marchant, ce qui détache l'épider-

(a) Traité des maladies de la peau, art. 2. chap. 5.

me ; & , par la facilité qu'elle a de se régénérer , elle jette continuellement à l'extérieur des superfluités que j'ai vu quelquefois égaler la grosseur d'une noisette.

Le moyen le plus certain de se délivrer de cette incommodité , c'est de faire emporter avec un instrument tranchant ce superflu. Le fond se trouve vif & vermeil , c'est ce qui cause de la douleur , parce que ces excroissances , imbues d'une sueur âcre & corrosive , irritent perpétuellement ces parties.

Après cette opération , il faut fortifier l'espèce de plaie avec de l'eau-de-vie de lavande , ou autre infusion de simples à froid dans l'eau-de-vie. On garnit ensuite l'entre-d'eux des doigts avec du coton cardé , que l'on a soin de changer tous les jours , parce qu'il se pelote , & l'on se repose autant qu'il est possible.

On peut traiter ces incommodités comme les brûlures , parce que ce sont en effet des espèces de brûlures , causées par le frottement que souffrent les orteils dans le marcher. L'onguent qui suit m'a souvent réussi :

Deux blancs d'œufs , deux onces de tutie d'Alexandrie , deux onces de chaux vive , lavée dans neuf eaux , une once de cire neuve ; ajoutez-y autant d'huile rosat qu'il en faudra pour en faire un onguent de moyenne consistance.

Pour l'employer , on prend de la laine grasse ; on en forme un peloton que l'on enduit de

cet onguent, & on l'affujettit avec une petite bande entre les deux doigts.

J'observerai que ces excroissances se trouvent plus particulièrement aux pieds des femmes. Elles sont occasionnées par leurs chaussures, qui contiennent leurs pieds comme dans une espèce d'entonnoir, où ils s'efforcent toujours d'entrer, au moyen de la hauteur de leurs talons.

Enfin, à divers endroits du pied, par un dessèchement des fibrilles nerveuses de la peau, il se forme à la superficie de petits nœuds qui ne laissent pas de gêner les parties voisines, & qui, d'ailleurs, prennent de l'accroissement; ce qui est aussi gênant que si l'on avoit des grains de sable dans ses chaussures. Il faut les emporter au plus profond de la peau, cela lui redonne son élasticité première, &, comme il est possible de les emporter entièrement, & qu'il ne reste aucune végétation, une ou deux opérations délivrent pour toujours de cette incommodité.

A R T I C L E V.

De la cure palliative des cors.

La cure des cors se divise en *palliative*, & en *radicale*. Souvent celle-ci est la suite de l'autre; mais elle ne peut jamais se tenter, que l'on n'ait mis la première en usage.

La cure palliative consiste à emporter & extraire, autant qu'il est possible, le cal des cors,

avec un instrument tranchant, car il est certain que les cors se reproduisent des racines du cal que l'on n'a pu extraire.

Plusieurs personnes font dans l'usage de mettre leurs pieds dans l'eau une demi-heure, ou environ, avant de procéder à cette opération; mais il est bien plus avantageux de les faire couper & extraire à sec, lors, toutefois, que l'on confie ses pieds à un praticien prudent.

Celui qui opère peut & doit découvrir, sans douleur, la superficie des cors: cela lui fait appercevoir les différens couloirs de la matière excrémenteuse, qui s'annonce par autant de points blancs ou noirs, que vulgairement on nomme *racines du cor*. On les cerne au plus profond, ce qui est d'autant plus facile, que ces parties, n'étant pas ramollies par l'eau, paroissent fort distinctes.

Il ne faut employer aucune force pour couper les cors, mais seulement contenir l'instrument, & en élever le tranchant, afin qu'il ne s'engage pas dans le cal. L'instrument qui sert à découvrir la superficie du cor doit être plat; & ceux qui doivent servir à cerner les racines doivent être pointus & concaves, afin de les extraire au plus profond. Si cependant la superficie du cor étoit si ferme & si sèche, que l'on ne pût l'emporter sans courir le risque d'émousser le tranchant de l'instrument, ou causer des tiraillemens douloureux, il faudroit bien l'humecter avec de l'eau tiède simple, ou avec des spiritueux.

Les cors qui, après avoir été découverts à

leur superficie, ne laissent appercevoir aucun point blanc ou noir, ne doivent pas être coupés fort avant, autrement ils saigneroient. Il faut, quand on apperçoit au fond une couleur de chair assez naturelle, tondre les environs, & l'opération est faite. S'il existe au dessous du cal une espèce de kiste rempli d'eau, il faut lui donner issue; & s'il y a du sang prêt à s'extravafer, ce qui s'apperçoit à une tache rouge & vermeille qui occupe le centre, il faut enlever tout ce qui est cal, & ne laisser qu'une pellicule sur la poche de sang qui se desséchera, ou, ce qui est mieux, lui donner issue.

Cette première opération bien finie, l'on met les pieds dans l'eau environ un quart-d'heure; les adhérences à la partie calleuse que l'on vient d'extraire, se gonflent; il paroît, où étoit le cal, une élévation très-blanche & spongieuse, que l'on emporte de nouveau au sortir de l'eau. C'est alors que l'on peut être assuré d'avoir obtenu une guérison palliative assez durable; souvent même, par ce moyen, j'ai détruit plusieurs cors. Je vais à présent détailler les inconvéniens qui suivent la méthode de mettre ses pieds dans l'eau avant de faire couper ses cors, & indiquer les vrais moyens de les soigner soi-même avec sûreté.

Mettre ses pieds dans l'eau, c'est donner lieu à un ramollissement de toutes les parties calleuses; c'est mettre & le cal, & les chairs qui l'avoisinent, dans un même état, de manière qu'il n'est plus possible à celui qui opère de distinguer ce qui est cal d'avec les chairs, &

il a bien plus de peine à conduire l'instrument. Il se contente alors de cerner le cor au plus profond, & de tondre les environs.

Mais quelque habileté, quelque connoissance que l'on ait dans cette partie, il est impossible de ne pas laisser exister quelque portion calleuse, qui ne seroit pas restée en suivant la méthode que j'ai précédemment indiquée.

Cependant cet usage ne doit pas être profcrit entièrement; car, si l'on coupe ses cors soi-même, il est bon de mettre ses pieds dans l'eau demi-heure avant: la raison de cette précaution est, que l'on est toujours mal à l'aise pour opérer, & que si, malheureusement en coupant un cor, l'instrument venoit à s'engager dans le cal avant que l'on eût senti de la douleur, on pourroit avoir attaqué une partie nerveuse ou tendineuse, ouvert les membranes de l'articulation & séparé les ligamens, ce qui peut causer des ravages affreux, & même la mort.

Il ne faut pas croire qu'en coupant un cor, & le faisant saigner, il peut s'ensuivre la mort, c'est une erreur: s'il arrive des accidens fâcheux, ils ne peuvent être que les suites de la négligence & du peu de soin que l'on apporte à ces coupures; car souvent, en coupant un cor soi-même & à sec, l'instrument s'engage dans le cal jusqu'au vif; on retire l'instrument & le cal, venant à se rejoindre, enferme ou du sang qui s'extravase, ou de la mal-propreté, ce qui cause une suppuration souvent dangereuse, particulièrement si le sang est attaqué de

quelque vice ou si les personnes sont fort âgées, & ont par conséquent les extrémités foibles & débiles.

Cette cure, que je nomme palliative, pourroit s'appeller de préparation pour parvenir à la radicale ; car il seroit impossible d'espérer cette dernière, si l'on n'avoit primitivement mis celle-ci en usage.

A R T I C L E V I.

De la cure radicale des cors.

Il faut toute la hardiesse possible pour assurer la guérison radicale de toute espèce de cors, & une confiance aveugle & téméraire pour se livrer aux épreuves dangereuses que l'on met en usage, & dont on est souvent la victime.

J'ai fait voir la nature des cors, & prouvé le peu d'assurance que l'on pouvoit donner de leur guérison ; mais, d'ailleurs, il est facile de juger soi-même que lorsque la nature s'est frayé la route d'un écoulement quelconque, il est extrêmement difficile de la changer. Tout ce que l'on peut faire, c'est d'essayer avec circonspection de la détourner ; mais on ne peut jamais en assurer la réussite positive.

J'ai fait quantité d'épreuves sur nombre de personnes qui auroient tout risqué pour en obtenir la guérison : elles m'ont souvent réussi ; mais j'ai employé divers moyens, & souvent je n'ai réussi que contre mon attente, tandis

tandis que celles qui me paroïssent infaillibles n'avoient aucun succès.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que la recherche d'un spécifique pour les cors en général, a été reconnue infructueuse. Le docteur *Turner* (a) dit d'après *Sydenham*, l'Hippocrate Anglois, que si quelqu'un employoit toute sa vie à découvrir un spécifique pour les cors, il mériteroit bien de la postérité, & auroit suffisamment servi le genre humain.

D'après des autorités de cette espèce, ne feroit-ce pas une folie que de se vanter de posséder un spécifique radical pour la guérison de toute espèce de cors? n'est-ce pas une absurdité incroyable d'imaginer que le même spécifique agira avec la même force sur les qualités différentes des peaux? Il faut n'avoir jamais vu ni suivi l'accroissement & la destruction des cors, pour tenir un pareil langage.

Les gommés font un des meilleurs spécifiques pour la guérison des cors; j'ai particulièrement éprouvé cet effet du *galbanum*. Il échauffe, attire & résout: avec ces qualités, il opère souvent la guérison des cors; mais il est d'une odeur si fétide, qu'il faut en quelque sorte se séquestrer de la société pendant que l'on en fait usage. On le fait dissoudre dans le vinaigre, & l'on en met gros comme un pois sur les cors, après les avoir bien préparés; on les couvre ensuite de peau, & l'on a soin de changer cet opiat toutes les vingt quatre heu-

(a) Traité des maladies de la peau, Tom. II. chap. 5.

res , & de racler la petite furpeau. La poix navale dont se servent les cordonniers , est fort bonne pour les détruire ; on l'emploie comme le galbanum.

La gomme ammoniac ramollit, attire & résout les tumeurs , & duretés , ce qui la rend bien efficace pour guérir les cors. En général , tout ce qui amollit, fond & résout, a la même propriété, mais principalement toute espèce de gomme. Je vais donner quelques recettes d'emplâtres qui m'ont également bien réussi.

Emplâtre composé par Sennert.

Une once de poix navale.

*Une demi-once de galbanum dissous dans le vi-
migre.*

Un scrupule de sel ammoniac ;

Un gros & demi de grand diachylum.

Mêler le tout selon l'art.

Du recueil des méthodes de M. Helvetius.

Une demi-once d'antimoine cru , pulvérisé ;

Deux dragmes de mercure doux ;

Et six grains de sublimé corrosif.

Broyez le tout pendant long-tems sur le porphyre , & l'incorporez exactement avec l'huile d'œuf , pour en faire un onguent de moyenne consistancc. L'on en applique sur le cor , gros comme une lentille , après qu'il a été bien préparé ; l'on réitère toutes les vingt-quatre heures ce même pansément ; il m'a souvent réussi.

Je joindrai , d'après M. Rouffelot (a) , la recette d'un onguent que feu Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Comte de Clermont, Prince du Sang, fit plusieurs fois composer en sa présence, pour le distribuer *gratis*.

Prenez de la céruse lavée à l'eau rose, de la litharge broyée à l'eau de muguet, du minium purgé à l'eau de morelle, de chacun trois onces : d'huile de rose par infusion, vingt-deux onces ; de la cire vierge, jaune, une livre ; mettez le tout dans une terrine vernissée, joignez-y quatre onces d'eau de morelle ; faites cuire le tout à petit feu, jusqu'à ce que l'eau soit évaporée, en remuant toujours avec une spatule de bois, pour empêcher la litharge de brûler, & pour qu'elle se communique : quand vous appercevrez que le tout ensemble prendra consistance, vous retirerez la terrine du feu pour y ajouter sept gros de camphre raffiné & broyé dans six à sept gouttes d'esprit d'eau-de-vie de lavande, & six gros de térébenthine ; alors vous remuerez le tout jusqu'à ce qu'il ait pris une consistance d'emplâtre ; vous l'étendrez sur un marbre pour en faire des magdaléons. Il faut, pour s'en servir, employer de la peau de gant.

J'ai éprouvé tous ces emplâtres, dans lesquels, s'il y entre des caustiques, il entre aussi assez de correctifs pour que l'on n'ait rien à craindre ; & je puis assurer que les peaux les

(a) Chap. 7 de son sixième Traité.

plus délicates ne risquent point d'en faire usage; au contraire, l'usage réitéré de leur application peut amener la destruction des cors, en ne gênant plus la circulation. L'on peut employer avec beaucoup d'efficacité les emplâtres qui suivent :

*L'Emplâtre de Vigo avec ou sans le mercure.
Celui de grenouille avec le mercure.*

Celui de *ranis* de Mynsicht, le mucilage, le diapalme, &c.; & l'on en recevra de grands soulagemens, même la guérison, si les cors ont été bien préparés, & pourvu que l'on soit constant dans l'application du remède.

Je vais encore indiquer quelques moyens plus simples, mais desquels il ne faut attendre que des soulagemens momentanés, parce qu'il faut toujours en venir à faire extirper le cal.

La cire verte à cristaux, ou la cire molle dont se servent les Notaires, le savon de toute espèce, la peau d'empois que l'on trouve chez les chandeliers, la joubarbe pilée, les feuilles de fouci, celles de rose, la vermiculaire qui croît le long des murailles, la feuille de lierre & autres adoucissans & émolliens, qui maintiennent le cal des cors dans un état de mollesse & de dissolution, peuvent s'employer.

Les remèdes caustiques sont sans contredit les plus spécifiques pour la destruction radicale des cors, après qu'ils sont bien préparés; mais les inconvéniens de l'emploi sont très-dangereux, parce que ces caustiques venant à se

fondre, peuvent attaquer le genre nerveux, les tendons, & faire des ravages affreux. J'aime-rois mieux me servir des cautères actuels pour cautériser les différens couloirs de la matiere excrémenteuse; car c'est tout ce que l'on peut desirer que de diviser la matiere, & lui faire enfler d'autres routes que celle qui produit la formation du cor.

Avicenne (*lib. 4.*) conseille de dessécher par degré le cor avec un morceau de bois enflam-mé, qu'on approchera du mal le plus qu'on pourra: il faut, selon lui, réitérer cette opé-ration jusqu'à ce que le cor soit emporté, & appliquer ensuite du beurre cuit, pour ache-ver de dessécher la racine du cor.

Chauliac (*a*) indique un autre remede dont l'effet me paroît aussi incertain que celui du précédent. Il faut, dit-il, racler la partie du cor qui excède, & l'applanir le plus qu'il fera possible; ensuite appliquer une platine de fer-blanc, ou un emplâtre, au milieu de laquelle sera percé un trou de la grandeur du cor, & verser une goutte de soufre brûlant, qu'on lais-se éteindre sur la partie du cor; après quoi le frotter avec du cérat, & prendre du repos.

M. Rouffelot (*b*) rapporte l'histoire d'une per-sonne de considération, renfermée depuis dix ans au Château de la Bastille. Il dit que cette personne, après avoir guéri des verrues qui

(*a*) Chap. 7 de son sixième Traité.

(*b*) Toilette des pieds, page 63.

lui défiguraient les mains, employa avec autant de succès le même moyen pour ses cors. Elle faisait un peloton de la toile d'une araignée, le posait sur le cor, & y mettoit le feu; la toile, ainsi pelotée, ne se consumant que par degrés, lui faisait ressentir les plus vives douleurs; mais elle parvint par ce moyen à faire disparaître ses verrues, & ensuite ses cors.

J'ai indiqué ces trois remèdes violens, parce que, s'il se trouve quelqu'un assez téméraire pour les mettre en usage, la douleur cruelle qu'ils feront éprouver, avertira qu'on ne doit pas pousser la tentative plus loin. Le dernier de ces moyens m'a cependant réussi; mais il ne faut pas l'employer indistinctement sur tous les cors.

J'avoue qu'une personne qui souffre, ose quelquefois tout entreprendre pour obtenir du soulagement, & que dans ce cas on emploie sans répugnance les remèdes les plus forts, croyant en éprouver de plus prompts & de meilleurs effets; mais il serait fort imprudent de courir les risques de s'estropier; ce qui arriverait, si les cors avaient de fortes adhérences aux parties nerveuses ou tendineuses de la plante du pied ou des orteils; &, dans le cas où l'on se déterminerait à employer ces moyens, il ne faudrait jamais les risquer de son chef, mais appeler ceux qui sont en état de juger & du mal & du remède.

Une dernière réflexion qui mérite que l'on y fasse attention, c'est de ne jamais employer que des palliatifs dans le cas où les cors sont

douloureux & lorsqu'il y a inflammation : si l'on veut tenter la cure radicale, il faut attendre que l'inflammation soit dissipée, pour ne point risquer d'augmenter le mal.

Lorsqu'un cor est douloureux & qu'il y a inflammation, il n'y a plus à balancer ; il faut prendre du repos, pour tâcher d'obtenir la résolution de l'inflammation, qui peut n'avoir été causée que par une marche forcée ou par des chaussures gênantes. Mais, dans le cas où l'inflammation ne diminueroit pas, c'est une preuve qu'il y aura abcès aux environs ou a-dessous du cal ; il faut alors appliquer sur le cor un emplâtre d'onguent de la mère, que l'on tend sur un morceau de peau de gant de la largeur d'une pièce de vingt-quatre sous, & couvrir le pied d'un cataplasme composé de mie de pain & de lait, auxquels on ajoutera deux jaunes d'œufs. L'on peut même, si l'inflammation est considérable, faire sur toute la partie une embrocation d'huile rosat, avant d'appliquer le cataplasme.

Cet accident bien soigné est l'aire de deux fois vingt-quatre heures, sans lair à craindre d'autres accidens. Le pus se fait jour aux environs du cal, où l'on donne issue à la matière ; on lave la partie avec du vin chaud, & l'on applique dessus un emplâtre de grand diachylum, qui achève de cicatriser.

En coupant un cor soi-même, on peut s'il est sur les parties latérales des orteils, ouvrir une petite artériole, ce qui donneroit du sang en abondance : il ne faut pas s'effrayer, mais appliquer sur l'ouverture un morceau d'agaric

de chêne que l'on trouve chez les apothicaires, & le contenir avec une petite bande. A défaut d'agaric, on met sur l'ouverture un petit morceau de papier brouillard & dessus une petite compresse: la réunion ne tarde pas à se faire, parce que ces parties ne sont point charnues, & qu'il y a un point d'appui.

On peut encore piquer un nerf ou un tendon; la douleur alors seroit horrible & même convulsive.

Dans ce cas, il faut employer les remèdes balsamique purs, tels que l'huile de térébenthine, celle de cire, ou celle des Philosophes: les baumes de Fioraventi, du Pérou, de millepertuis, ou l'esprit de vin.

Souvent trop de crédulité, ou d'inexpérience, fait que l'on applique sur les cors des emplâtres composés de cantharides, ou de caustiques violens, qui occasionnent des ravages considérables; il survient inflammation, la peau s'excorie, les tendons se trouvent quelquefois découverts. Il ne faut pas, dans ce cas, employer les onguens gras & onctueux; il faut y appliquer les spiritueux & desséchans, & avoir attention d'appliquer sur toute la partie un cataplasme émollient, pour dissiper l'inflammation.

S'il s'étoit formé escarre, il faudroit en procurer la chute par un digestif fait avec le beurre frais, l'huile d'amandes douces, un jaune d'œuf & le fran, ou se servir de basilicum avec un peu de baume de térébenthine, & lever ce digestif lorsque l'escarre viendra lâche & mouvante pour y substituer les remèdes

balsamiques que j'ai indiqués pour la piquure des tendons & des nerfs.

Tant de précautions paroîtront minutieuses pour des maux si légers en apparence; mais il ne faut pas perdre de vue qu'il n'est pas de petits maux aux pieds.

D'ailleurs, il faut remarquer que les os des phalanges des orteils sont spongieux, & nullement crouteux, par conséquent faciles à se carier; que les cors sont près des gaines des tendons, souvent adhérens, & capables de communiquer leur douleur dans tout le corps musculueux auquel ils appartiennent; & que la pente des humeurs & le vice des liqueurs peut se communiquer par ce moyen à l'habitude du corps: c'est pourquoi il faut, autant qu'il est possible, remédier promptement à ces accidens.

Je passe maintenant à ce qui concerne les verrues & la manière de les traiter.



C H A P I T R E II.
D E S V E R R U E S.

A R T I C L E P R E M I E R.

Des causes & de la nature des verrues.

SUIVANT *Galien* (a) les verrues sont une matière hétérogène & contre nature, qui se trouve poussée avec violence vers la peau, par la force des facultés internes; d'où il faut conclure qu'elles sont de la nature de tous les autres boutons ou pustules qui paroissent sur la peau.

SUIVANT *Juncker*, les verrues sont des excroissances extraordinaires des fibrilles nerveuses de la peau, qui s'attachent sur-tout au visage & aux mains. Les principes de toutes ces excroissances procèdent d'une humeur grossière, mélancolique ou flegmatique salée, & convertie en mélancolie, qui, destituée de circulation, s'épaissit insensiblement, & forme ces callosités qu'on appelle verrues. Cette sorte d'incommodité ne produit aucune douleur, en lui laissant

(a) Lib. 2. de Morb.

un libre cours, elle défigure seulement la partie affectée.

Ce qui distingue les verrues des cors, c'est que ceux-ci ont leur base beaucoup plus large au fond de la peau, & très-petite à son extrémité, tandis que les verrues ont une surface plus ou moins large au niveau de l'épiderme, & qu'elles forment une espèce de pivot. J'ai dit qu'elles ne causoient aucune douleur; mais celles situées à la plante du pied sont très-dououreuses, parce qu'elles sont continuellement macérées dans la marche.

On compte plusieurs sortes de verrues, qui toutes procèdent du même principe; il n'y a de différence que dans l'espèce, ce que je vais faire en sorte de développer le plus clairement qu'il me sera possible.

Les verrues sont différenciées quant à l'espèce, & le sont également quant aux effets. Les anciens ne s'accordent pas avec les modernes sur leur nom, leur nature & leur cause: c'est pourquoi je ne parlerai ici que des plus connues.

Les verrues proprement dites sont de trois espèces; savoir, les rondes, les plates & les pendantes. Elles s'attachent plus aux mains & au visage qu'aux pieds.

Les rondes, qui sont les plus ordinaires, ont une tête semblable à celle d'un petit porreau; c'est aussi la raison pour laquelle on leur donne le nom de cette plante, & parce qu'elles s'attachent à la peau par de petits filamens.

Les plates ont une base moins élevée que

les précédentes , mais font beaucoup plus larges : on les nomme en latin *verruca formicaria* , verrues de fourmis , ou verrues basses ; parce qu'en coupant leur superficie , on éprouve une douleur semblable à celle que causent ordinairement ces fortes d'insectes. *Celse* prétend qu'elles s'attachent plus volontiers à la paume de la main & à la plante des pieds , comme je l'ai remarqué , ayant souvent trouvé de ces verrues à la plante des pieds , où elles causent de très-grandes douleurs.

Les pendantes ont une élévation sur la peau ; on les nomme par cette raison verrues pendantes , *verruca pensiles* , ou *achrocorda* : celles-ci naissent ordinairement sur les mains des enfans & tombent d'elles-mêmes.

On met encore au rang des verrues différentes espèces de condylômes , tels que le fic , le marisca , les crêtes & les thymus ; on y met aussi différens tubercules , comme le charbon , le furoncle & les bourgeons , le *noli-me-tangere* , le ptérigion ; & enfin des taches de la peau , comme les alphas , le melas & la leucée : mais je m'en tiendrai seulement aux verrues proprement dites.



ARTICLE II.

Du traitement des Verrues.

On connoît deux manières de traiter les verrues ; savoir , l'extirpation , ou l'application des remèdes extérieurs. Le Docteur Turner en distingue trois , le cautère actuel ou potentiel , l'incision , & la ligature.

Ces différens traitemens ont lieu suivant les différentes espèces de verrues ; mais il faut , avant tout , examiner si l'excroissance n'est point accompagnée de quelque vice malin qui puisse la faire devenir cancéreuse. Dans ce dernier cas , les signes diagnostics sont un picotement continuel & une douleur extraordinaire dans la partie affligée. Il faut examiner en second lieu sur quelle partie la tumeur est située , afin de pouvoir déterminer le genre de remède ou de traitement que l'on peut employer , autrement on exposeroit le malade aux accidens dont j'ai parlé dans le chapitre des cors.

Les verrues rondes & pendantes étant à peu près semblables , se traitent également , lorsqu'elles sont situées avantageusement , c'est-à-dire , lorsqu'elles ne se trouvent point placées sur les jointures des phalanges : on peut employer la ligature , & l'extirpation peut s'en faire sans laisser à craindre de fluxion. Pour y parvenir , il faut lier la verrue dans sa racine avec un crin , ou du fil ciré , & ferrer par degrés , autant que le malade peut le supporter. Alors ,

les fucs qui se portoient dans cette partie, étant interceptés au moyen de la ligature, il est sans difficulté que les verrues doivent se dessécher & tomber d'elles-mêmes. Pour opérer une chute plus prompte, il feroit extrêmement dangereux de les frotter avec de l'arsenic ou du sublimé. On peut, lorsque la verrue est tombée, toucher la racine avec quelque escarotique, ou simplement avec une aiguille rougie au feu; ou bien se servir de la toile d'araignée, comme je l'ai indiqué à l'article de la guérison des cors.

On peut employer l'incision pour traiter les verrues de la même espèce. Cette opération se pratique en la coupant au niveau de la peau; mais alors il est nécessaire de cautériser, pour dessécher radicalement la racine, au lieu que la ligature peut souvent l'emporter toute entière.

On peut encore les enlever de la même manière que les cors, en les cernant légèrement tout autour avec le bistouri; mais cette opération ne se doit confier qu'à une personne expérimentée, si l'on ne veut pas s'exposer au danger qui pourroit résulter de l'inexpérience du praticien.

Les verrues basses, ou verrues de fourmis, qu'on nomme *myrmecia*, sont encore plus difficiles à emporter que les précédentes, par la raison qu'étant moins élevées sur la surface de la peau, les racines ont plus de profondeur.

Sur cela plusieurs auteurs sont d'avis de cautériser, & emploient en effet les escarotiques les plus violens, tels que le soufre, la pierre

infernale ou le sublimé; mais c'est un genre de traitement trop dangereux pour pouvoir être conseillé : je vais en citer un exemple rapporté par *Turner*.

(a) “ Une fille fort incommodée de verrues, sensible aux reproches de mal-propreté qui lui furent faits à cet égard, s'adressa, pour s'en délivrer, à un barbier, qui, pour un demi-écu, en entreprit la cure. Pour y réussir, il en entoura d'abord plusieurs de terre glaise, couvrit leurs têtes avec du soufre, auquel il mit le feu avec une allumette. La courageuse fille, remplie du desir de se voir délivrée de cette difformité, supporta la douleur en héroïne, & dit même au barbier de continuer à brûler ces excroissances, s'il le croyoit nécessaire; mais cet empirique l'ayant assurée que celles-là étoient suffisamment brûlées, il lui ordonna seulement de mettre à la place de la terre glaise un peu de beurre frais, & de revenir le lendemain pour en entreprendre d'autres. Elle fut tourmentée par la soif & la chaleur durant toute la nuit, qu'elle passa fort inquiète; elle trouva le matin la main & le bras enflés jusqu'à l'épaule, avec douleur & inflammation. Dans cet état elle envoya chercher le barbier, qui, fort surpris de l'accident, fut chercher un chirurgien, qui, un peu moins ignorant que lui,

(a) *Turner*, chap. V. seconde partie, pag. 26 & 27. des maladies de la peau.

„ fit une embrocation sur le bras avec l'huile
 „ rosat, & appliqua le cataplasme de mie de
 „ pain & de lait sur le dos de la main. La dou-
 „ leur fut adoucie & la tumeur désenflée par
 „ cette méthode; mais continuant, après la
 „ chute des escarres, les applications graisseu-
 „ ses, les tendons découverts dans deux des
 „ articulations des phalanges se corrompirent,
 „ comme l'auroient fait les ligamens & les
 „ cartilages, si une personne plus experimen-
 „ tée n'eût été appelée; mais, malgré tous ses
 „ efforts une des articulations resta gênée, &
 „ une autre presque sans mouvement”.

Il paroît assez clair que la tumeur & l'inflam-
 mation du bras furent occasionnées par la gran-
 de sensibilité des jointures des doigts, que l'o-
 pérateur ne distingua point des parties charnues
 & moins sensibles, ni à l'égard de la dose du
 soufre, ni à l'égard du pansement.

A R T I C L E III.

Des différens moyens de guérir les verrues.

Rhazis prétend que pour résoudre & dessé-
 cher les verrues, il faut les frotter avec des
 feuilles de caprier, ou des carobes humides,
 jusqu'à parfaite guérison.

D'autres conseillent d'appliquer dessus des
 feuilles pilées de millefeuille, d'herbe à Robert,
 de pourpier des Indes, de grande scrophulai-
 re, de la verrucaire ou herbe aux verrues,
 dont on distingue la grande & la petite, qui nais-
 sent

fent toutes deux le long des chemins & des lieux incultes & sablonneux. Chacune de ces herbes pilées peut s'appliquer féparément ou enfemble. Leur vertu eft de relâcher les parties, & de réfoudre l'humeur épaiffie: elles peuvent s'employer fans aucun danger.

Le fuc d'alleluia, ou *trifolium acetofum*, qui croît dans les forêts, celui de tithymale, ou le lait de figuier, peuvent auffi s'employer. Ils ont cependant une vertu corrofive qui peut attaquer les peaux délicates; mais l'inconvénient fe bornera à très-peu de chofe.

On prefcrit auffi un cataplafme composé de fiente de chèvre, de vinaigre; de nielle pilée, qu'on applique fur la verrue.

Différens auteurs confeillent de les frotter avec du vieux levain de feigle, délayé dans du lait de figuier & de tithymale.

On fe fert encore d'un liniment composé de la maniere fuivante:

℞. Trois dragmes d'huile de tartre.
Une dragme d'onguent blanc camphré,
Un fcrupule de chaux vive;

ou bien encore

℞ Cire neuve, Réfine, Huile de Camomille, de chaque un gros, Tacamahaca deux dragmes; Orpiment une dragme; dont vous faites un emplâtre:

Ou bien employez l'emplâtre de *Vigo*, avec le quadruple de mercure.

La méthode des anciens s'exécute par les caustiques & par les acides, & c'est celle qui m'a toujours réussi. Elle demande des connoissances sur l'état de la verrue; mais il s'en trouve peu qui ne puissent être guéries par ces moyens. La verrue étant, comme je l'ai dit, l'assemblage de plusieurs fibrilles de la peau, il ne faut que corroder ces fibrilles, les désunir; & lorsque l'on est parvenu à ce point, la verrue périt & tombe en poussière.

L'eau-forte m'a toujours réussi sans inconvénient, étant appliquée prudemment. Pour l'employer, on trempe la pointe d'un curedent dans l'eau-forte la meilleure possible, l'on en laisse tomber la première goutte qui seroit trop considérable, l'on pose ensuite la pointe du curedent au milieu de la verrue; le peu d'eau-forte qui s'y trouve fermente & désunit toutes les parties de la verrue; on réitère cette opération deux fois par jour, & lorsqu'on apperçoit que la verrue se désunit, il faut quitter l'usage de l'eau-forte; la verrue tombera d'elle-même. L'huile de tartre par défaillance opère la même chose; mais l'effet en est plus long. Il faut observer de ne toucher que les plus grosses verrues si les mains sont remplies, les petites suivront la chute des autres.

Galien parle d'un homme qui ne les guériffoit qu'en les suçant avec les lèvres, ce qui les rendoit assez éminentes & lâches pour pouvoir être arrachées avec les dents. Cette manière de les guérir est beaucoup moins douloureuse, & n'est susceptible d'aucun des inconvéniens

auxquels on s'expose par l'usage imprudent que l'on peut faire des caustiques.

Il ne suffit pas d'employer simplement les remèdes indiqués, pour obtenir la guérison qu'ils doivent opérer; il faut encore mettre en usage différens moyens que l'intelligence seule de l'opérateur peut déterminer, soit pour hâter la guérison, soit pour éviter la douleur. Par exemple, en touchant avec l'eau-forte les verrues basses à la plante du pied, au moment de la désunion des fibrilles, on éprouveroit de la douleur, ou il faudroit ne point marcher; alors on met dans le soulier une semelle de chapeau ou de buffle, à laquelle on fait un trou à l'endroit de la verrue, & assez grand pour la contenir. Par ce moyen on a le double avantage, & d'éviter la douleur, & d'empêcher la verrue de prendre de l'accroissement. Le même moyen peut s'employer pour soulager les durillons douloureux de la plante du pied.

En parlant des verrues, j'ai dit qu'il y avoit plus d'erreurs populaires sur leur destruction, que de moyens assurés de les guérir. En effet, chacun a son remède, ou pour mieux dire chacun a son erreur, & il ne faut que les examiner pour s'en convaincre.

Que le vulgaire ait adopté des erreurs, qu'elles se soient répandues dans le public, que l'on en adopte l'usage, cela paroît possible; mais que des auteurs respectables ayent donné les leurs, cela paroît étonnant.

Etmuller dit avoir fait usage de l'*usnée* humaine, espèce de mousse verdâtre qui croît sur les

crânes des personnes mortes d'une mort violente, & exposés à l'air. Il prétend qu'en appliquant cette mouffe sur la verrue, elle doit se guérir en peu de tems.

Mais le remède le plus extraordinaire est celui que prescrit *Juncker*, page 241. Il faut, dit-il, prendre un fil de la chemise d'un patient ou d'un mourant, & le prendre dans un endroit imbu de sueur, par exemple, sous les aisselles; faire à ce fil autant de nœuds que le malade a de verrues; frotter une de ces verrues avec un des nœuds, ensuite enterrer le fil dans un endroit humide, par exemple sous une gouttière; & les verrues tombent à mesure que les nœuds se pourrissent. *Juncker* assure que ce remède lui a parfaitement réussi, de même qu'à tous ceux qui ont, comme lui, été dans le cas d'en faire usage. Je veux le croire; mais il semble qu'il faut une grande foi pour se le persuader. Au reste, l'expérience n'est ni coûteuse, ni difficile à faire; toute la difficulté consiste à savoir quel rapport il peut y avoir entre un pendu & une verrue.

Je pourrois rapporter une infinité d'autres remèdes indiqués par différens auteurs, & qui reviennent tous à peu près au même; mais j'en ai déjà trop cité. J'observerai seulement que les remèdes les plus doux sont les meilleurs, si l'on veut les employer soi-même; si au contraire on met sa confiance en ceux qui connoissent cette partie, les caustiques opéreront bien plus promptement leur guérison, & ne feront aucun dommage à la peau.

C H A P I T R E III.

Des Durillons, de leurs causes, & des moyens de les guérir.

LES durillons ont pour causes ou des frottemens, ou des compressions constantes: c'est une macération de l'épiderme ou surpeau, qui, étant continuellement exposée à des frottemens, est plus particulièrement affectée.

La facilité avec laquelle l'épiderme se régénère, fait qu'aussi-tôt qu'il est détaché du corps muqueux, il ne peut plus s'y rejoindre, parce qu'il y en a déjà un autre de formé. Alors cette première peau, desséchée, ne reçoit aucun suc nourricier ni accroissement; les frottemens réitérés en détachent plusieurs qui s'unissent ensemble, & forment cette espèce de carton que figurent si bien les durillons.

Les durillons occupent toutes les parties du pied qui éprouvent un frottement ou une pression constante: les jardiniers & les gens de la campagne qui marchent pieds nus, en ont un seul qui leur occupe toute la plante du pied; il leur sert de semelle, au point qu'ils marchent habituellement sur les pierres, sans éprouver aucune sensation douloureuse; il faudrait, pour les piquer, qu'ils rencontraient

un corps pointu qui aurait percé la semelle d'un foulier.

Les Religieux déchauffés, & tous ceux qui portent des sandales, ont autour de la plante des pieds un bourrelet de durillons, parce que les chairs de ces parties n'étant pas contenues, elles se trouvent macérées & pincées autour de la sandale, ce qui interrompt la circulation & cause ce desséchement.

Les personnes de cabinet, les Dames qui portent souvent des pantouffles, sont dans le même cas, mais seulement autour du talon; parce qu'il n'y a que cette partie qui n'est pas contenue, & qui est exposée à cette macération.

Quand les durillons ont acquis une certaine épaisseur & qu'ils sont desséchés, ils deviennent durs comme de la corne; & c'est l'instant où ils causent de la douleur, parce que, soit en marchant, ou en faisant tout autre exercice, ils gênent extrêmement & meurtrissent les chairs qui les avoisinent, & de ces meurtrissures naissent des fluxions accompagnées de tumeurs, de rougeur, & quelquefois d'abcès; cela arrive plus particulièrement sous l'articulation du gros orteil avec le premier os du métatarse, endroit où ces durillons se placent le plus souvent, ainsi qu'aux talons.

En général les durillons ne sont point douloureux, s'ils ne sont compliqués d'aucuns accidens; ils éprouvent seulement le même inconvénient que les cors, c'est-à-dire, de se gonfler par l'humidité, & de se contracter dans

la sécheresse, ce qui cause des tiraillemens sensibles.

Le durillon se détruit de lui-même en détruisant la cause qui y a donné lieu, sans être obligé d'appliquer rien dessus; mais comme il est impossible de faire cesser la cause de ceux qui viennent aux pieds, & qu'il faudroit renoncer à marcher, il n'y a qu'un moyen de les soulager, c'est de les faire diminuer lorsqu'ils ont acquis une certaine épaisseur; par ce moyen on évitera les meurtrissures, les gerçures des talons, & les autres accidens dont ils sont souvent compliqués.

Cette opération se fait, sans douleur, avec un instrument tranchant; on enlève le cal feuille à feuille au sortir de l'eau, à peu près comme il s'est formé; ce qu'on ne doit pas faire trop avant, parce qu'outre la douleur que l'on éprouveroit en marchant, il pourroit en résulter des suites fâcheuses.

On peut, en cas d'accident & à la première douleur, appliquer dessus un cérat composé de partie égale de farine de nielle, de farine de froment & de cire neuve, que l'on incorporera ensemble; ou l'emplâtre de mucilage. L'huile de chaux est aussi fort bonne pour ramolir les durillons, & avec cette précaution on évitera les accidens les plus fâcheux; mais le plus certain est de les enlever prudemment avec l'instrument.

On peut encore, après s'être mis les pieds dans l'eau pour ramollir les durillons, les frotter fortement avec une pierre-ponce, ou avec de la peau de chien de mer,

S'il survenoit meurtriffure au talon, ou à l'articulation du gros orteil avec l'os du métatarsé, & que l'on sentit une douleur excessive dans le fort du durillon, avec chaleur & inflammation aux environs, il faudroit appliquer dessus ce que je viens d'indiquer pour le ramollir, particulièrement le mucilage; &, lorsqu'il est ramolli, on enlève le cal feuille à feuille légèrement; & si l'on s'apperçoit qu'il veuille s'abcéder, il faut promptement donner issue à la matière, corroborer la partie avec quelque spiritueux ou du vin chaud, & appliquer ensuite du diachylum gommé qui achèvera de cicatrifer.

Il ne faut pas ouvrir les poches ou ampoules qui avoisinent les durillons, il n'en résulteroit rien de fâcheux, mais beaucoup de douleur.

C'est à quoi se borne le traitement de cette incommodité.



C H A P I T R E I V.

De la nature & des causes des Oignons , avec les moyens de s'en garantir.

LES oignons sont une tumeur contre nature , qui , à proprement parler , est une espèce d'œdème froid , laxé & mou , de couleur blanchâtre : sans douleur par eux-mêmes , leur mollesse est telle , qu'en les comprimant avec le doigt , ils en conservent l'empreinte , pourvu que les mamelons du centre ne soient point desséchés.

Ce qui a donné lieu de les nommer ainsi , c'est la parfaite ressemblance de cette tumeur avec un oignon de jacinthe , dont le centre est d'un rouge brun , environné de petites pellicules blanchâtres , détachées les unes des autres en forme de roface. Leur siège est ordinairement à la partie latérale intérieure du pied , sur l'articulation du métatarse avec le gros orteil ; les femmes en sont plus ordinairement incommodées que les hommes.

Leur cause diffère totalement de celle des cors & des durillons ; c'est une trop grande & continuelle trituration de l'humeur synoviale qui leur donne lieu : cette trituration de la synovie l'appauvrit , l'atténue & la divise souvent , en l'obligeant de sortir de ses capsules ,

pour se porter, en se coagulant, au centre de la tumeur.

Les cartilages qui garnissent intérieurement la tête ou la cavité des os, privés du rafraîchissement que leur fournissoit la synovie, se dessèchent & se tuméfient; il survient même gonflement à la tête des os de cette articulation, causé par l'échauffement & la dépression des lames osseuses; ils occupent alors plus de place; les tendons qui servent au mouvement de l'orteil, se trouvent contraints & subitement tendus les uns contre les autres; ils obligent souvent même cet orteil à se courber & à se placer dessus ou dessous ceux qui l'avoisinent: alors le pied devient d'une difformité qui paroît malgré la chaussure la mieux faite.

Deux causes contribuent à la trituration de l'humeur synoviale de cette articulation.

La première, est la chaussure trop élevée des talons, à l'égard des femmes surtout. En effet, le pied étant élevé du talon sur un pivot qui a peu de surface, il faut deux autres points pour rendre la marche assurée; l'un se trouve au petit orteil, & l'autre à l'articulation du gros orteil avec l'os du métatarse; & c'est cette compression qui donne lieu aux oignons.

Il est de toute impossibilité que de cette position il ne résulte pas beaucoup de frottemens intérieurs à cette articulation, parce qu'elle est brisée & contre nature, vu qu'il n'y a que le gros orteil qui soit étendu, que la pointe du pied forme une pente, & qu'il faudroit que

le pied fût horizontalement placé à la ligne de terre pour être à l'aise en marchant.

L'autre cause vient des chaussures trop courtes. Le pied étant contraint entre l'extrémité du gros orteil & le talon, il se brise près cette articulation, & forme une éminence extérieure sujette à des frottemens continuels.

L'éminence causée, soit par le gonflement des cartilages, soit par celui des os de cette articulation, étant continuellement pressée par la chaussure, arrête la circulation de la lymphe, & cause la stagnation du sang; ou, si l'humeur synoviale se porte au centre & s'y dessèche, l'on éprouve de la douleur, comme si un grain de sable était dans un endroit très-vif. Si elle se joint au sang coagulé, il en résulte une fermentation; &, jusqu'à ce que la partie soit abscedée, on éprouve une douleur horrible. Ainsi, de quelque accident que les oignons soient compliqués, ils sont extrêmement douloureux.

Ce que je viens de dire des oignons, qui attaquent plus particulièrement les femmes que les hommes, m'amène naturellement à une observation que je ne puis placer qu'en cet endroit.

Si l'on considère que le talon est beaucoup plus élevé que les deux autres points d'appui dans le marcher des femmes, on appercevra facilement que les points qui sont près des articulations doivent beaucoup fatiguer; ce qui, comme je l'ai déjà dit, occasionne des oignons, ou cause des macérations de la peau entre les

deux derniers orteils ; accidens qui ne se rencontrent que chez les femmes.

D'où l'on peut conclure que , si la chaussure des femmes est avantageuse à leur taille , elle les fatigue extraordinairement à ces deux points d'appui , puisqu'elle leur cause des accidens très-douloureux.

Les jeunes gens qui marchent en équilibre sur la pointe du pied , sont dans le même cas que les femmes : cependant ils sont moins incommodés qu'elles , parce qu'ils ont des instans de délassément , & qu'ils ont encore dans cette façon de marcher un mouvement élastique , dont les femmes sont privées par la hauteur de leurs talons.

Le seul moyen de se garantir d'oignons , & même de toute incommodité aux pieds , c'est d'être absolument en garde contre les chaussures trop courtes ; car elles sont , comme je l'ai déjà dit , la cause de presque tous les accidens qui arrivent aux pieds.

Lorsque les oignons sont encore dans un état de mollesse , que les mamelons du centre ne sont point encore desséchés & durcis , on peut se contenter de faire des frictions ; pour cet effet , on met de la salive , à jeun , dans le creux de la main , & l'on en frotte la partie affligée jusqu'à ce qu'il ne reste plus de salive , ce qu'il faut réitérer plusieurs jours de suite ; on applique après , en se couchant , un petit sachet de sel ammoniac , trempé dans de l'eau rose , on l'affujettit pour la nuit , & on l'ôte tous les matins.

On y peut encore appliquer l'emplâtre de fiel de porc, qui se fait ainsi : prendre un fiel de porc mâle, le suspendre dans la cheminée pour le dessécher à moitié, de manière que le fiel se réduise à une espèce de pommade compacte ; en prendre de la grosseur d'un pois, l'étendre sur du vieux gant, & l'appliquer sur l'oignon, en réitérant toutes les vingt-quatre heures.

Lorsque le centre est dur & calleux par l'amas de la synovie qui s'y est desséchée, il faut extirper cette partie calleuse, & appliquer dessus des émoulliens & fondans, pour l'adoucir & empêcher qu'elle ne s'irrite.

Si une trop grande & continuelle pression a fait coaguler & dessécher dans le centre de la tumeur une humeur gypseuse ; il faut alors en faire l'extirpation avec l'instrument ; & lorsqu'ensuite il sort de la cavité une humeur synoviale glutineuse, il faut appliquer un emplâtre de diachylum gommé, qui dissipera entièrement le mal.

On ne peut pas trop prescrire ce qu'il faut faire aux oignons lorsqu'ils sont compliqués d'accidens, parce que c'est la nature de ces accidens qui détermine le traitement. Il faut toujours y faire attention de bonne heure, & se fier à quelqu'un de prudent & d'expérimenté, afin d'arrêter le mal dans son principe, & de l'empêcher de faire des progrès : c'est souvent du soin du pied que l'on obtient la guérison des accidens qui lui arrivent, comme je l'ai dit plus haut.

C H A P I T R E V.

Des Engelures & des Mules.

LES engelures ont pour principe la stagnation du sang, causée par le resserrement des vaisseaux capillaires de la peau, ce qui n'est occasionné que par la rigueur du froid: les humeurs étant ainsi fixées, déchirent & ulcèrent les parties.

Les signes caractéristiques de ce genre de mal, se manifestent ordinairement par une rougeur dans la partie affligée, accompagnée d'une enflure inégale dans la peau, d'une chaleur excessive & d'une démangeaison qui rendent cette incommodité insupportable. Leur siège est ordinairement aux mains, aux doigts des pieds, aux talons, aux coudes, au nez, aux oreilles, on les nomme mules lorsqu'elles s'attachent aux talons.

Les engelures ne sont pas dangereuses; cependant, quand on n'y porte pas remède de bonne heure, elles deviennent très-difficiles à guérir; elles peuvent même quelquefois attirer la suppuration & la gangrène dans la partie.

Lorsque cette incommodité se déclare, & que les démangeaisons commencent à se faire sentir, il faut faire usage d'une décoction de l'herbe appelée *pie-d'oie*, dans laquelle on mêlera

une quantité suffisante d'eau végeto-minérale, s'en laver les pieds plusieurs jours de suite, & résoudre les humeurs par quelques fomentations, pour ouvrir les pores de la peau, avant qu'elle soit ulcérée.

On emploie à cet effet différens remèdes, tels que la saumure de bœuf, l'eau salée, les bains froids ou la neige, dont on frotte la partie malade. Mais ces remèdes ne seraient pas suffisans si le mal étoit parvenu à un plus haut degré; dans ce cas, on prescrit différens remèdes, tels que la décoction de navets gelés, le vin bouilli avec le sel & de l'alun, réduits en cataplasme avec la farine de seigle, du miel, du soufre, de l'encens, réduits en liniment avec de la graisse de porc. *Turner* indique encore les suivans :

℞ *Du vin blanc, une pinte; de l'alun, une once.*

Faire bouillir le tout un moment, laver la partie malade.

ou bien

℞ *De l'huile de Laurier, deux onces;
du miel ordinaire, une once;
de la Térébenthine, demi-once.*

Mélez le tout, & frottez la partie.

Ce que je prescris ici pour les pieds, convient & peut s'employer également pour les mains. Ceux qui sont sujets aux mules, ou engelures aux talons, doivent suivre la même méthode

pour préservatif, ou faire usage de l'emplâtre de *Turner* ; il est composé de diapalme, de bol d'Arménie, d'huile rosat & de vinaigre ; il sert en même tems à garantir de la congestion ou stagnation des humeurs. Il faut avoir la précaution de le renouveler, sitôt qu'il commence à devenir lâche, & continuer ainsi tant que le froid se fait sentir.

Lorsque les engelures, soit des pieds, soit des mains, sont ouvertes, on peut encore employer avec succès le remède suivant : Prendre un vieux soulier, le faire brûler jusqu'à calcination, le mettre en poudre, le mêler avec de l'huile rosat, & l'appliquer sur la partie. Pour former cette pommade, on prend une demi-once de savate calcinée, deux gros de litharge ; broyer long-tems le tout dans un mortier de plomb, ensuite y ajouter suffisamment d'huile rosat pour réduire le tout en pommade, & l'appliquer sur les parties ouvertes & ulcérées.

On doit observer de ne pas se présenter tout-à-coup à un grand feu, lorsqu'on se sent les extrémités affectées, d'un grand froid, parce que cela peut augmenter l'engorgement des humeurs & occasionner de l'inflammation : il faut réchauffer les parties froides par degré, les laver d'abord avec de l'eau tiède, & augmenter ensuite la chaleur.

CHAPITRE VI.

DES ONGLES.

ARTICLE PREMIER.

De leur nature.

LES ongles sont des corps durs & solides, de figure ovale, transparente, situés à l'extrémité des doigts, tant des mains que des pieds; leur substance est semblable à de la corne, étant, comme elle, composée de plusieurs fibres longitudinales qui se lient à mesure qu'elles se détachent de l'épiderme, & qui suivent la courbure de l'extrémité des doigts qu'elles recouvrent.

Dans leur épaisseur, ils sont à-peu-près semblables au carton composé de plusieurs feuilles collées les unes sur les autres; en sorte que les fibres de la première couche extérieure étant plus anciennes, sont aussi plus longues; & les intérieures diminuent par degrés, tellement que, depuis son union avec l'épiderme où l'ongle est plus mince, il augmente en épaisseur jusqu'au bout des doigts.

Les ongles sont cependant diaphanes, de ma-

nière qu'ils laissent appercevoir les qualités de l'humeur qui domine au corps. Ils sont ordinairement pourprins aux hommes sanguins, bruns, obscurs aux vieillards & aux mélancoliques, pâles aux personnes délicates; ils changent de couleur aux approches des accès de fièvre tierce ou quarte, & l'on tire des indications de leur couleur aux personnes attaquées de poison.

Les Anatomistes anciens ne sont pas d'accord avec les modernes sur la substance première qui leur donne l'accroissement. Les uns prétendent qu'ils sont produits par les mamelons de la peau & l'extrémité des nerfs, & les autres croient qu'ils ne sont qu'une continuation de l'épiderme. En effet, si, après la macération, on tire adroitement l'épiderme de la main, les ongles se détachent pour le suivre; ce qui semble prouver le dernier sentiment.

Ce qu'on peut encore remarquer, c'est que si, par un accident imprévu, un instrument tranchant entame la peau aux environs des racines de l'ongle, la cicatrice sera fixée en cet endroit, & ineffaçable. Au contraire, si une légère écorchure n'attaque que l'épiderme au même endroit, avant la guérison, on la verra se porter vers la racine de l'ongle, en suivant à peu près sa marche & son accroissement: ce qui porte à croire que la substance est fournie par l'épiderme.

Lorsque l'épiderme est parvenu à son extrémité, il se forme un repli sémilunaire, dans lequel s'enveloppe la racine de l'ongle.

L'épiderme, à ce repli, est sujet à se cor-

rompte par l'affluence des fucs nutritifs qui agissent continuellement. De-là provient la rupture de cette surpeau, qui occasionne en partie ce qu'on nomme *envies*, si douloureuses & si dangereuses lorsqu'on les arrache, parce qu'elles tiennent à la chair vive.

Les ongles bien conformés se renouvellent tous les quatre mois environ : il y a cependant des personnes qui perdent entièrement les ongles de leurs pieds tous les ans à certaine époque ; il leur en vient sans douleur de nouveaux, qui, ayant acquis assez de consistance, repoussent entièrement ceux dont ils prennent la place.

Les ongles des mains & ceux des pieds ont bien la même consistance & le même accroissement ; mais les vices de conformation & les accidens qui leur arrivent sont très-différens. Je vais détailler dans l'article suivant les accidens dont ceux des mains sont le plus affectés, avec les moyens de les prévenir ou de les guérir. Je passerai ensuite à ceux des pieds.

A R T I C L E II.

Des moyens de bien conserver les ongles des mains ; des vices de première conformation ; & des accidens qui leur arrivent, avec les moyens d'y remédier.

Une belle main ajoute à un beau corps. Si elle ne répond pas aux autres agrémens, il semble qu'il y ait une difformité ou défectuosité

qui choque au premier coup d'œil, parce que cette partie est une de celles qui se présentent le plus naturellement à la vue.

C'est à l'inspection de la main que l'on juge souvent d'une personne bien née : c'est ce qui la distingue du commun ; & c'est à la manière dont les ongles sont soignés, que l'on juge de la propreté de la personne.

On ne peut disconvenir que des ongles bien faits, bien rangés, de figure ovale, transparents, sans aucune tache ni cannelure, animés d'une certaine couleur de chair, n'ajoutent beaucoup à la beauté de la main, mais tout le monde n'est pas doué de cet avantage. Il faut alors, pour y remédier, se confier à ceux qui, par état, peuvent juger des moyens qu'il faut employer.

Si les ongles sont viciés dès la première conformation, il est presque toujours impossible d'y remédier, c'est-à-dire, s'ils sont scabreux, raboteux ou cannelés ; mais s'ils n'ont que de l'inclination à se porter plus d'un côté que de l'autre, s'ils sont trop couverts vers la racine, si, ayant été coupés long-tems trop courts, ils ne peuvent plus atteindre le niveau de la peau, il est très-possible d'y remédier.

Plusieurs Charlatans ont annoncé qu'au moyen d'un emplâtre appliqué sur les ongles viciés dans leur conformation, ils les feroient tomber & qu'ensuite ils reviendroient beaux & bien faits. J'affure au contraire, que l'on est fort heureux quand ils ne reviennent pas plus mal conformés ; mais comme il est des cas où il

faut procurer la chute des ongles des pieds, j'aurai occasion, à leur article, d'indiquer les moyens de les faire tomber.

Les accidens qui ne sont pas vices de conformation, & qui sont les plus fâcheux, sont les panaris de plusieurs espèces, parce que souvent le foyer de la suppuration détruit les adhérences de l'ongle dans sa racine, par le séjour du pus, & qu'il tombe ensuite; celui qui lui succède est souvent mal conformé, & peut se mettre au rang de ceux viciés dans la première conformation: il se jette en croissant tout d'un côté, ou ne croît plus en longueur; souvent même il n'a aucune forme déterminée; c'est une masse calleuse dont on ne peut tirer aucun parti.

Quelque accident qui arrive à un ongle bien conformé, s'il est soigné à l'instant, & que la racine ne soit point endommagée, il reviendra beau & bien fait; quand même un instrument tranchant auroit abattu la totalité de l'ongle découvert, il en resteroit assez dans le repli semi-lunaire pour qu'il revînt tel que l'on peut le desirer.

Dans ce cas, il faudroit appliquer dessus de la charpie imbue de quelque liqueur spiritueuse, telle que de l'eau-de-vie de lavande par infusion, l'eau-de-vie camphrée, ou autres capables de modifier la plaie; & lorsque l'ongle a pris une certaine croissance, & que la partie retranchée est devenue croûteuse, il faut appliquer dessus le cataplasme suivant, qu'il convient.

dra d'employer toutes les fois que l'on voudra aider à la renaissance de l'ongle.

*℞. Deux ou trois poignées de
Quinte-feuilles, pilées avec
de la panne de Porc mâle,
& l'appliquer dessus.*

Dans une chute violente, ou lorsqu'on reçoit un coup de quelque instrument contondant sur les ongles, il faut à l'instant mettre la main dans l'eau froide; c'est un des meilleurs répercussifs; & s'il se fait extravasation de sang sous l'ongle, il faut l'en tirer, ce qui s'opère sans douleur en perçant l'ongle à l'endroit du dépôt; par ce moyen, souvent on évite la chute de l'ongle, parce que le sang extravasé ne se dessèche pas toujours, il entre quelquefois en fermentation & cause suppuration. Après avoir fait évacuer ce sang, il faut appliquer dessus l'ongle un peu de charpie imbue de baume d'Arcæus.

Si l'ongle se trouvoit soulevé & en partie détaché de ses adhérences, il faudrait emporter, avec un instrument tranchant & commode, la partie de l'ongle soulevée & détachée des chairs, le plus près possible de ses racines; ensuite appliquer dessus un plumaceau imbu d'un digestif simple, tel que la térébenthine, le jaune d'œuf & l'huile d'hypéricum bien mêlés ensemble.

Dans le cas où un corps piquant aurait percé l'ongle, ou se ferait introduit dessous ou dans ses

parties latérales, il faudrait bien faigner, & ensuite tremper le doigt dans l'huile d'olive, l'envelopper bien exactement, pour le défendre des injures de l'air ou de la mal-propreté, & il n'arrivera aucun inconvénient.

Toutes les fois qu'il renaît un ongle, il faut tenir le doigt enveloppé dans un doigtier : cela facilite la régénération, ensuite appliquer le cataplasme ci-dessus; autrement il se pourrait que l'air extérieur durcît la partie croûteuse & s'opposât à sa nutrition; alors il pourrait s'arrêter avant d'avoir pris toute sa croissance.

Les taches blanches qui paraissent aux ongles, sont causées par la sécheresse des lames dont ils sont composés, & de ce qu'elles ne sont pas intimément liées ensemble. C'est faute de liaison qu'elles paraissent; elles suivent la croissance des ongles jusqu'à leur extrémité.

Pour les prévenir, il faut faire dissoudre de l'alun dans de l'eau de rivière & s'y tremper souvent les mains.

Je n'indiquerai aucun moyen de se conserver les mains en bon état; il y a assez de pâtes & de linimens qui produisent tout l'effet que l'on en peut espérer.

La manière de soigner les ongles bien faits, est des plus faciles. Il faut les couper en rond & suivant la configuration des doigts, sans qu'ils surpassent la chair, ni que la chair les surpasse, ensuite détacher avec la pointe des ciseaux, ou un instrument commode, la pellicule de l'extrémité de l'épiderme à l'endroit de la racine de l'ongle, qui souvent le recouvre

en partie, & cependant il ne faut point la couper de trop près; ensuite on ouvre un citron, & on les plonge dedans en triturant, ce qui achève de les nettoyer & de les animer; & avec une éponge imbue de la liqueur suivante, on les maintient toujours nets & luisans; elle débarrasse d'ailleurs ces surpeaux, que l'on nomme communément *envies*.

℞. Une once d'huile d'Amandes amères;
 une dragme d'huile de Tartre par défaiillance;
 une demi-once d'yeux d'Ecrevisses, préparés,
 Mêlez-y l'Essence de Citron, pour aromatiser.

A R T I C L E III.

Des vices de conformation des Ongles des pieds, & des accidens qui leur arrivent.

Les ongles des pieds ont absolument le même accroissement & la même conformation que ceux des mains, si ce n'est que ceux des pieds ont ordinairement plus d'épaisseur; ce qui contribue beaucoup à affermir le pied en marchant, & à le garantir des rencontres fâcheuses.

L'ongle du pied a beaucoup plus de facilité à s'épaissir que celui de la main, parce que les liqueurs qui lui donnent l'accroissement, s'y portent avec plus d'abondance.

Un des principaux vices de conformation des ongles des pieds, c'est d'entrer dans les chairs par leurs angles. Il est des ongles qui croissent naturellement en limaçon, ou se replient, & vont piquer l'orteil voisin ou celui auquel ils appartiennent : d'autres s'élèvent extraordinairement, au lieu de suivre le niveau de la peau ; d'autres, quoique bien conformés, acquièrent une épaisseur extraordinaire, en sorte qu'il est impossible de les couper avec des ciseaux ; d'autres n'ont aucune forme déterminée, & ne font qu'un corps calleux. Souvent l'affluence des sucs nutritifs ne pouvant être employée à la conformation de l'ongle, ils se déposent dans les angles ou à l'extrémité, & s'y corrompent au point de faire tomber l'ongle en pourriture, de manière qu'il se trouve dessous une poussière griffâtre ou une matière gélatineuse qui hâte leur destruction. Tels sont les principaux vices de conformation qui affectent les ongles.

Les accidens qui arrivent aux ongles des pieds & qui ne sont pas vices de conformation, sont de deux sortes ; lorsqu'il tombe dessus quelque corps pesant, ou lorsqu'en marchant ou courant on éprouve un choc contre un corps solide.

Dans le premier cas, il est rare que le coup reçu ne cause la chute de l'ongle, parce qu'il se fait en-dessous une extravasation de sang qui entre en fermentation avec douleur : souvent l'orteil est attaqué d'une inflammation considérable, d'un gonflement extraordinaire ; la douleur devient alors absolument insupportable. Mais si le coup n'est pas considérable, il se for-

mera simplement une échymose ou un dépôt de sang sous la peau à la racine de l'ongle.

Dans le second cas, lorsque l'on se heurte, il est rare que tous les orteils reçoivent le choc; il n'y a que le gros orteil qui soit dans ce cas. Si le coup étoit considérable, il pourrait causer la chute de l'ongle; mais il s'en produit un nouveau. Si l'ongle a peu de consistance, il fera moins d'effort dans le choc; il se détachera seulement de sa racine quelques-unes des lames qui entrent dans sa composition: alors ces lames détachées du corps de l'ongle, ne croîtront plus avec lui, mais elles croîtront dessous; &, au lieu de prendre la forme plate ordinaire, elles prendront la forme pyramidale en croissant avec effort sous l'ongle, ce qui devient fort douloureux, quoiqu'il ne paraisse souvent rien extérieurement.

Il arrive aussi qu'un choc violent peut défunir toutes les lames de l'ongle, lors même qu'il est bien constitué. Cette dépression changeant totalement la forme, il ne croît plus en longueur. J'en ai vu s'élever jusqu'à la hauteur d'une noisette, ce qui gêne beaucoup dans la chaussure.

En général, les accidens qui arrivent aux ongles sont très-douloureux, demandent à être soignés promptement & avec connoissance; mais, avec du soin, il est possible de les guérir parfaitement.

ARTICLE IV.

Des moyens de remédier aux vices de conformation des Ongles.

Les moyens de remédier aux vices de première conformation, sont en général de réformer leur première manière de croître, pour leur donner la meilleure forme possible.

Il arrive très-souvent que l'ongle du gros orteil venant à s'engager dans les chairs par l'un ou par l'autre côté, produit dans cette partie des douleurs très-vives, de l'inflammation, & rend la marche très-difficile. Pour y remédier on fera tremper le pied dans l'eau tiède environ une demi-heure, & jusqu'à ce que l'ongle soit ramolli; ensuite on le ratifiera, soit avec un instrument commode, soit avec du verre, afin de l'amincir; après on le soulèvera légèrement avec une sonde convenable, & l'on poussera avec cette même sonde un peu de charpie entre l'ongle & la chair, à l'endroit où l'on sent de la douleur: on pansera avec du vin chaud; on réitérera ce pansement le lendemain, si la douleur étoit toujours la même, ce qui est rare.

Si cependant ces moyens étoient insuffisans, on en viendrait à l'opération, qu'on exécuterait de la manière suivante. Après avoir fait tremper le pied pour ramollir l'ongle, on introduit avec circonspection une des branches des ciseaux sous la portion de l'ongle en-

gagée dans la chair, on la coupe, & on la tire après, doucement, avec des pinces. Si elle ne vient pas d'elle-même, on se sert avec plus d'avantage, pour cette opération, d'un instrument fait en forme de pince à ressort, dont les tranchans viennent perpendiculairement l'un sur l'autre, en divisant d'un seul coup la partie, ce qui épargne beaucoup de douleur. On applique ensuite sur cette partie de la charpie, ou des compresses trempées dans l'esprit de vin ou de l'eau de chaux, qu'on aura soin d'humecter pendant la journée, & l'on se repose.

Il n'arrive pas toujours qu'en emportant la partie de l'ongle avec des pinces ou des ciseaux, on parvient à l'empêcher de croître de cette manière; mais pour en prévenir le retour, on amincit l'ongle dans son milieu, soit avec du verre, jusqu'à ne laisser qu'une pellicule fort déliée; on soutient les ongles avec un peu de charpie, & on l'éconduit autant qu'il est possible.

Dans tous les accidens qui arrivent aux ongles du gros orteil, il y a à craindre l'alongement des chairs baveuses & des champignons très-difficiles à résoudre, parce que les humeurs se portent naturellement à cette partie. On emploie pour les manger de la charpie rapée que l'on saupoudre d'un peu d'alun calciné, des trochisques de minium, ou du précipité rouge ordinaire; mais cela demande une grande attention, tant pour l'emploi des caustiques, que pour conduire le traitement & dessécher ces parties, qui, souvent laissent après la suppuration des eaux rousses qu'il est impossible de tarir.

Il n'y a rien de meilleur, dit le Docteur *Turner* (a), que le précipité rouge ordinaire; il agit sans causer beaucoup de douleur, & fait des merveilles dans ce cas: " J'en couvre ordinairement le fungus; je mets ensuite un plumaceau chargé de quelque lénitif, & je laisse le tout sur la partie pendant deux jours; il se fait durant ce tems-là une fonte considérable, & j'emporte avec mes ciseaux ce qui ne suit pas l'appareil. J'applique encore du même précipité, si je vois qu'il soit nécessaire. Je détruis par ces moyens, non-seulement l'excroissance dans trois ou quatre pansements, mais je cicatrise même souvent la plaie, sans le secours d'aucune autre application".

Les vices de conformation des ongles viennent, comme je l'ai déjà dit, de ce qu'il leur afflue plus de substance qu'ils ne peuvent en employer à leur accroissement. Ce superflu se dépose dessous les angles ou à leurs extrémités, & les forces à bomber & à se recoquiller; alors ils deviennent scabreux. Le moyen le plus certain que je puisse indiquer, c'est de les diminuer dans toute leur superficie; cela les affame, & les oblige d'employer utilement toutes les substances qui se portent à leur accroissement: je puis même assurer que dans tous les cas on obtiendra de grands soulagemens des douleurs que l'on éprouve aux ongles, telles qu'elles soient, en les ratissant avec du verre.

(a) Page 5. chapitre V. seconde Partie des maladies de la peau.

Si le vice d'un ongle étoit de se porter tout d'un côté, il faudrait retrancher la partie excédente, qui pourrait piquer l'orteil voisin; & ensuite, avec l'instrument tranchant, le découvrir du côté opposé à sa croissance, parce qu'alors cette croissance se portera du côté retranché; & si l'on parvient à le mettre en force égale, il se tiendra au milieu de l'orteil.

Il est rare que l'on soit obligé de faire tomber les ongles, parce qu'ils ne reviennent pas mieux conformés: il n'y aurait que pour ceux qui tombent en pourriture, & sous lesquels il se trouve une poussière grisâtre, ou une matière glutineuse infectée, que l'on pourrait employer ces moyens pour faire cesser la pourriture, & obtenir un cal qui tiendrait lieu d'ongle. Après avoir bien examiné s'il n'y a pas de danger d'ouvrir une route à la nature, soit par l'âge, ou le vice des liqueurs, on s'y prendra de la manière ci-après.

Premièrement, il faut amincir l'ongle avec un instrument commode, ou le ratifier avec du verre, ou le limer, s'il est assez sec, avec une lime douce, & le rendre le plus mince possible; ensuite appliquer dessus le remède suivant:

℞. Oignons de lis & racines d'althæa, cuits ensemble avec de l'huile rosat; faites du tout une pulpe, & l'appliquez dessus; & dans le cas où il ne se détacherait pas, un petit emplâtre vésicatoire achevera sa chute.

Ou, tout simplement, après l'avoir aminci, appliquez dessus un onguent composé d'autant d'onguent Rosat que de cantharides.

Après la chute de l'ongle, il faut laver la partie avec du vin chaud, dans lequel on aura fait bouillir un gros de noix de cyprès, autant de noix de galle, & l'écorce de grenade, y ajouter un peu de suc pour corroborer la partie; &, aussi-tôt que le nouvel ongle commence à paraître, il faut aider sa croissance avec le cataplasme de quinte-feuille, ci-devant indiqué.

ARTICLE V.

Des moyens de guérir les accidens qui arrivent aux Ongles.

Dans les accidens qui arrivent aux ongles, si une pression constante avait causé le gonflement & l'inflammation des chairs de l'orteil, il faudrait appliquer sur l'ongle un emplâtre de mucilage, & sur les parties enflammées le cataplasme suivant.

℞. *Mie de pain blanc, du lait; faites cuire le tout en forme de cataplasme; ajoutez-y jaune d'œufs & safran en poudre; enveloppez toute la partie enflammée, & même les environs; renouvellez le cataplasme lorsqu'il sera séché.*

Souvent l'ongle empêche la résolution; alors on est obligé de l'extirper: c'est une opération cruelle, & jamais il ne revient bien fait. Pour y suppléer, j'ai fait exécuter un instrument en forme de bec de bécasse, tranchant sur les bords, tel qu'un emporte-pièce, avec lequel, d'un seul coup, & sans faire presque de douleur, on enlève la largeur d'une ligne au milieu de l'ongle, & cela jusqu'à la racine, qu'il est d'autant plus important de conserver, que ce n'est jamais elle qui empêche la résolution, parce qu'elle est extrêmement souple; alors on peut élever les angles des chairs qu'ils gênaient, & on les soutient avec de la charpie. Après cette opération, on applique sur l'ongle un peu de charpie imbuë de baume d'Arcæus, ou de tout autre détersif convenable.

S'il se fait un dépôt de sang extravasé, ou d'autre matière nuisible, sous la peau & aux racines de l'ongle, il faut l'ouvrir, au plutôt, pour donner issue aux matières, dans la crainte qu'elles ne dérangent les racines & l'accroissement de l'ongle. On lave ensuite la partie avec du vin chaud, on y applique une compresse, & on l'enveloppe. Il se forme une croûte, qu'il faut laisser jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même; ce qui ne tarde pas à s'opérer.

Fabrice de Hildan (a) rapporte la guérison d'un ulcère invétéré au gros orteil, causé par la pression d'une partie de l'ongle.

(a) Obs. 12. Lib. 3. des Ulcères.

“ Un jeune homme de Zurich , dit-il , eut le
 » gros orteil meurtri : il y vint inflammation ,
 » & puis ulcère , lequel ne put être guéri par
 » aucun remède. Le doigt était enflé & enflam-
 » mé , avec une excroissance de chair qui était
 » plus grosse qu'une fève , & couvrait quasi la
 » moitié de l'ongle. On avait voulu ronger
 » avec les caustiques ; mais ce qui avoit été
 » consumé de jour , revenait la nuit comme
 » un fungus. Après avoir cherché ce qui pou-
 » vait empêcher la guérison , il apperçut que
 » l'ongle était séparé de la chair dessous cette
 » excroissance , & piquait sans cesse la chair
 » saine vers la racine de l'ongle , ce qui cau-
 » fait de la douleur & attirait la défluxion.
 » Ayant donc reconnu la cause , & ayant pur-
 » gé & saigné au bras du même côté , il mit
 » sur l'excroissance de la poudre d'alun brûlé ,
 » & sur le doigt & tout le pied un cataplasme
 » rafraîchissant pour appaiser la douleur ”. Voi-
 ci la composition de ce cataplasme.

*℞. Farine de fève , deux onces ;
 Poudre de rose rouge ,
 de Balauste ,
 de noix de Cyprès , de
 chacune deux gros ;
 Safran , deux dragmes ;*

dans l'eau de plantain & de rose , & un peu
 de vinaigre : ajoutez , sur la fin , un jaune d'œuf
 & un peu d'huile rosat , & appliquez chaude-
 ment.

Ces moyens firent défenfler la partie & apaisèrent la douleur. L'excroissance diminua aussi un peu, de sorte que l'ongle qui était séparé de la chair, & que cette excroissance couvrait, commença à paraître; & l'ayant coupé avec les ciseaux & le scalpel, & saupoudré d'une poudre dessicative, il appliqua dessus l'emplâtre de diapalme, & il fut bientôt guéri: ce qui doit apprendre, dit-il, à connaître & étudier principalement la cause de ce mal.

Toutes les fois qu'il sera tombé quelque chose de pesant sur les orteils, après avoir mis le pied dans l'eau froide, il faut appliquer sur la partie une pâte composée de la manière suivante:

℞. Du gland nouvellement cueilli & du savon; pilez le tout ensemble, en l'arrosant d'eau-de-vie, & l'appliquez.

Dans le cas d'un choc, comme je l'ai dit, lorsqu'il se détache des superfluités qui prennent la forme pyramidale, & croissent au milieu de l'ongle avec effort & douleur, il n'y a pas de moyen plus certain de les guérir, que de les extraire avec un instrument.

C'est le plus commun des accidens qui arrivent aux ongles; on lui donne le nom de cor sous l'ongle; c'est le triomphe des Charlatans, parce que ces cors étrangers sont assez faciles à extraire, & qu'aussi-tôt qu'ils sont extraits la douleur cesse, s'ils sont bien emportés.

Il faut remarquer, comme je l'ai dit, que les ongles font environ quatre mois à se renouveler; que ces corps étrangers se détachent de la racine de l'ongle & croissent dessous en végétant, en sorte que souvent la douleur ne se fait sentir qu'environ deux mois après le coup reçu, & qu'il est impossible de les extraire par l'extrémité de l'ongle, sans couper dans la chair vive; alors on est obligé de percer l'ongle à l'endroit de ce cor étranger, & de l'extraire par ce moyen, ce qui n'est aucunement douloureux: on remplit le trou fait à l'ongle avec de la charpie rapée, imbibée de quelque spiritueux.

Avec les précautions indiquées, on prévientra beaucoup d'incommodités, qui, légères en apparence, ne laissent pas d'être très-gênantes & douloureuses, & l'on fera sûr de conserver ses ongles dans la meilleure forme possible.



C H A P I T R E VII.

De la Toilette des Pieds.

UN Monarque éclairé, le Roi de Prusse régnant, instruit, par une expérience journalière, des accidens qui peuvent résulter de la fatigue des marches, a introduit dans ces dernières guerres une méthode dont il serait à désirer que l'on fit également usage parmi nous. Ce Monarque avait proposé dans ses armées, des Chirurgiens destinés à visiter les pieds des soldats, après & dans le cours même des marches, parce que le moindre échauffement occasionné par un fréquent froissement suffit pour ôter les forces à un soldat, & l'empêcher de remplir ses fonctions. Cette sage prévoyance de la part de ce Monarque, est un exemple de l'attention que chaque Capitaine devrait apporter dans sa compagnie, & de celle que toute personne quelconque devrait avoir. Les plus grandes incommodités de la vie n'ont souvent pour principe qu'une négligence à les prévenir.

Le premier des soins que l'on doit apporter à la conservation de ses pieds, est de faire en sorte de ne point arrêter la circulation lymphatique par des chaussures gênantes.

En second lieu, de se tenir en garde contre

les effets de la mal-propreté ; car les personnes qui portent trop long-tems les mêmes chaufsons & les mêmes bas , particulièrement ceux qui sont sujets à la sueur & qui marchent beaucoup , sont exposés à de fréquens échauffemens , occasionnés par la mal-propreté des chaufsons ou des bas , dont le frottement devient vénimeux & fait gercer la peau ; d'où , quelquefois , il résulte une suppuration , si l'on n'a soin d'y remédier.

Le premier moyen de parer à cet inconvénient , est de changer souvent les chaufsons , & de ne point les laisser s'encrasser sur la peau.

Le second , est d'avoir l'attention de se laver les pieds souvent ; il n'est pas nécessaire de les laisser tremper , mais les laver comme on lave les mains.

Le bain des pieds se prépare de la manière suivante. On fait chauffer une quantité suffisante d'eau de rivière ; quand elle est prête à bouillir , on y jette une bonne écuelle de son de froment ; on passe le tout à travers une toile ou un tamis ; on y ajoute autant d'eau froide qu'il est nécessaire pour y pouvoir mettre les pieds , & l'on les y laisse environ demi-heure.

J'observerai que les personnes qui marchent beaucoup ne doivent point faire passer l'eau , parce que le son même aide beaucoup à décroasser les jambes ; & il faut qu'elle soit beaucoup moins chaude , parce qu'alors , ne dilatant pas autant la peau , elle ne rend pas les pieds si sensibles aux impressions du froid & de la fatigue.

J'observerai encore , que , comme je l'ai in-

diqué au chapitre des Cors, il ne faut mettre ses pieds dans l'eau qu'après s'être fait couper les cors, & laisser les ongles & les durillons à soigner au sortir de l'eau, parce qu'alors on opère beaucoup plus avantageusement.

Plusieurs personnes, soit par un excès de propreté, ou pour se soulager de la douleur de leurs cors ou durillons, se mettent les pieds dans l'eau tous les jours ou tous les deux jours, espérant, sans doute, que plus elles y resteront, plus elles obtiendront de soulagement.

Mais il est facile de leur démontrer le contraire. En général, si ceux qui font usage des bains n'ont une cause de mettre leurs pieds dans l'eau, & si cela ne leur est ordonné par leur Médecin, ils s'affaiblissent beaucoup par cet usage. En expulsant l'humide radical de la peau, qui entretient une certaine moiteur dans les parties calleuses des cors ou des durillons, il en résulte que ces parties ne sont plus qu'un parchemin mouillé. Tant qu'elles sont dans cet état, on obtient du soulagement; mais lorsque les cors viennent à se dessécher, ils entrent en contraction, & causent par leur retrécissement, des tiraillemens très-douloureux dans les parties vives & charnues auxquelles ils sont adhérens.

J'ai fait voir plus haut, que la sécheresse & l'humidité étaient la cause de la sensibilité qu'occasionnent les cors: à plus forte raison, si on se met les pieds dans l'eau, les douleurs augmentent.

On peut substituer au bain des pieds, le soin

de se les laver régulièrement tous les soirs en se couchant. On imbibe, pour cet effet, d'eau tiède, le coin d'une serviette, que l'on passe ensuite entre les doigts & derrière le talon. Cette opération faite, on essuie le tout avec un linge bien sec. Alors la crasse qui se fait journellement se trouve nettoyée.

Le matin en sortant du lit, lorsque les pieds sont encore dans un état de moiteur, il faut les essuyer avec un linge bien chaud & bien sec, ensuite on passe dessus de l'eau-de-vie de lavande par infusion; mais, comme nombre de personnes n'aiment pas cette odeur, on peut lui substituer partie égale d'eau & d'eau-de-vie, à quoi on ajoute un peu d'eau de senteur.

J'ai conseillé cette manière de soigner les pieds à des personnes très-sujettes à la sueur; elles l'ont mise en usage, & elles ont été délivrées de cette incommodité, sans que la suppression leur ait causé aucun accident.

Au retour de la chasse, ou quand on a monté à cheval, avant de mettre d'autres chaussures, il faut s'essuyer les pieds & les jambes avec des serviettes chaudes & sèches, pour étancher la sueur; ensuite les arroser avec l'eau indiquée. Les pores absorbans pomperont à l'instant une partie de cette eau qui fortifiera beaucoup la peau.

En général les bains des pieds, dans lesquels il y a des odeurs, nuisent à la santé, & dans certains cas ils sont très-dangereux. Il ne faut en faire usage qu'avec précaution, sur-tout pour les femmes.

Il se fait des bains de pieds dans lesquels il entre des émolliens ou résolutifs; mais ils doivent être conseillés par les Médecins. Quoiqu'ils ne soient pas dangereux, ils pourraient le devenir s'il n'étaient bien dirigés.

Il se fait pour les pieds des bains de propreté, qui réunissent tous les avantages possibles, sans courir aucun inconvénient. On délaie de la pâte d'amendes amères, sèche, avec de l'eau; l'on en fait une pâte liquide, dont on enduit les pieds & les jambes: on les met ensuite dans l'eau, & on les frotte avec la main; on les essuie bien avec des serviettes chaudes; on passe dessus de l'eau indiquée pour la toilette des pieds. Ce bain procure un grand bien à la peau.

Tout le soin des pieds ne consiste pas à les tenir dans un état de propreté, quoique cela y fasse beaucoup; il faut encore soigner les ongles de la manière que je vais l'indiquer.

Les ongles, bien conformés, sont faciles à soigner, après que les pieds sont retirés de l'eau & essuyés, ce qui n'est pas absolument nécessaire (car on peut les couper sans avoir mis les pieds dans l'eau), on doit les couper en rond, suivant la configuration des doigts, sans qu'ils surpassent les chairs, ni que les chairs les surpassent, parce qu'alors les chairs croissant par dessus l'ongle, peuvent l'envelopper, le défigurer, & causer par la suite des douleurs très-sensibles. Il faut couper ainsi les ongles, afin qu'ils ne piquent point, & cependant ne pas les couper trop avant, parce que toutes les fois que l'on rafraîchit un ongle, on porte sa

croissance de ce côté, & qu'il y aurait à craindre qu'ils ne pénétraissent dans les chairs.

Il faut couper la surpeau qui borde la racine de l'ongle, & prendre garde en la détachant d'endommager ses racines. On nettoie sous les ongles, & généralement tous les environs de l'ongle; on le diminue un peu en le ratissant dans sa partie extérieure, & l'on fait sur-tout attention à ce que rien ne pique ou n'accroche dans son extrémité, ou dans ses parties latérales.

La mauvaise conformation des ongles ne provient souvent que de la manière de les couper, ou de les conduire; toutes les fois que l'on rafraîchit un ongle avec des ciseaux, ou avec un instrument tranchant, on porte sa croissance de ce côté, comme je viens de le dire: c'est donc à l'Opérateur à diriger cette croissance pour diminuer la difformité.

Quand un ongle est fort épais, mais bien constitué, c'est un des moindres vices de conformation. Il ne faut pas, parce qu'il est gênant dans les chaussures, le diminuer avec l'instrument tranchant. Cette manière d'opérer découvre & tranche obliquement les lames ou couches extérieures de l'ongle, & leur accroissement se porte alors dans toute la partie retranchée qui se trouve comme avivée dans cette manière de les traiter.

Dans ce cas, il est bien plus avantageux de les diminuer avec du verre en ratissant. Il est vrai que cela demande de la patience; mais l'opération est bien mieux faite, parce que le

duvet rebouche à l'instant les pores, & porte l'ongle à croître en longueur.

Ce n'est pas, cependant, que si un ongle était tellement défiguré, qu'il fallût employer un tems considérable à le diminuer, & que l'on ne pût le faire également, je veuille défendre de lui donner une bonne forme avec l'instrument : au contraire ; mais dans la suite, pour les soigner, il vaudrait mieux le limer ou le ratifier, que de l'arranger avec l'instrument tranchant.

C H A P I T R E VIII.

De la manière dont on doit se chauffer ; de quelques moyens employés pour soulager les Pieds.

ON doit apporter les plus grandes attentions à tout ce qui peut contraindre & gêner les pieds, puisque tous les accidens ne sont causés que par la gêne des chaussures. C'est ce qui me fait entrer dans des détails sur la manière dont on doit se chauffer, parce que ceux qui sont assez soigneux, pourront éviter ces accidens.

Il faut en général porter des chaussures aisées, souples & légères pour ôter aux pieds tous les inconvéniens possibles dans le marcher, & cette attention doit particulièrement s'exécuter dans la jeunesse.

Il faut toute la dextérité dont les femmes sont susceptibles, pour se servir utilement de leur chaussure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elles changent totalement la souplesse & la délicatesse du mouvement de leurs orteils, qu'elles marchent toujours en chancelant, & que souvent la hauteur de leurs talons leur jette tellement les genoux en-devant, que si elles gagnent un peu de hauteur, elles en perdent davantage de l'autre côté, & s'exposent à tous les accidens dont les pieds peuvent être affectés, cette marche étant contre nature.

Il ne faut pas cependant imaginer que la chaussure des femmes puisse être regardée comme une chose de convention. Certainement une femme en souliers plats a mauvaise grace; mais il y a une certaine hauteur de talon, & une manière de donner de la grace aux chaussures des femmes, qui sied bien à toutes celles qui en font usage, & qui, en leur conservant tout l'avantage, les met à l'abri de la plus grande partie des accidens qui les affectent aux pieds.

Pour cet effet, il faut commander des chaussures, de manière, que, depuis l'extrémité du talon, jusqu'au milieu de la plante du pied, elles soient absolument pareilles à la ligne de terre, & ensuite leur donner la pente. Par ce moyen, le pied sera pour ainsi dire arrêté à la voussure naturelle de la plante du pied. Dans ces chaussures, les orteils ne feront que peu ou point gênés. Le tout consistera à marcher avec un certain équilibre, dont le point d'appui sera au milieu de la plante du pied: ce qui n'est pas difficile.

Les jeunes gens doivent porter des chaussures, dont l'empaigne & la semelle soient exactement souples, & des talons de cuir ou de liege, couverts, éviter les talons de bois, parce qu'ils font éprouver une commotion continuelle dans le marcher de vitesse.

Les personnes d'un certain âge doivent porter des semelles de la moyenne épaisseur, & des empaignes de quelque étoffe douce, tel que le castor, le daim, ou autre, des talons de bois garnis de deux bouts de cuir au dessous.

L'utilité de ces chaussures est d'éviter, au moyen de la semelle de résistance, les frottemens qui pourraient arriver aux orteils en marchant; ce qui, dans un certain âge, devient très-douloureux, & l'empaigne, légère & douce, leur procurera la liberté des circulations.

Ceux qui sont curieux d'être chauffés bien justes, doivent avoir l'attention de commander leur chaussure, pour l'été, plus grande que celle pour l'hiver; car, par la sécheresse de cette saison, les peaux dont sont composées les chaussures se retirent, & par la chaleur, le sang étant plus raréfié, & se portant volontiers aux pieds, ils se trouveraient fort gênés sans cette attention.

On doit faire porter aux enfans de l'un & de l'autre sexe, des chaussures dont l'empaigne soit extrêmement douce, sans patons ni cuir fort au derrière du talon, parce que les enfans n'ont d'autre occupation que de sortir les pieds de leur chaussure. Ils brisent, par ce moyen, tous ces cuirs de résistance, & lorsqu'ils sont rom-

pus, par contre-coup, ils leur causent de la difformité aux pieds.

Il faut que l'empaigne de leur chaussure, quoique douce, ait assez de résistance pour leur maintenir le pied & le bien emboîter, afin qu'ils ne puissent le retirer avec facilité. L'on doit prendre garde sur-tout de ne point gêner les circulations.

On fait passer trop vite les jeunes Demoiselles, des souliers plats aux souliers à talons hauts. On cède souvent à leur importunité, sans faire attention que la délicatesse de leurs pieds les expose à être difformes, toute la vie, par ces chaussures.

Les souliers plats vont bien aux jeunes Demoiselles, & l'on doit apporter toute l'attention possible à la manière dont elles contiennent leurs pieds, lorsqu'on leur donne des souliers à talons. Ce dernier parti une fois pris, il ne faut plus leur faire porter, tantôt des souliers plats, tantôt des souliers à talons. Puisqu'il est d'usage de leur briser les pieds à cette chaussure, il faut le faire par gradation. Je désirerais que l'on n'arrivât que par degrés à la hauteur totale que l'on donne aux chaussures des jeunes Demoiselles, & que l'on mît trois ou quatre ans de distance entre le premier & le dernier degré.

Les bas de laine occasionnent des frottemens qui peuvent excorier la peau. La preuve en résulte de ce qu'ils sont un des moyens que l'on met en usage pour épiler les jambes; ainsi je conseille de porter dessous des bas de fil ou des chaussons.

Les chaufsons tricotés font préférables aux chaufsons de toile , dont les coutures font grossièrement faites. Il s'en fait cependant de toile à points noués , dont on apperçoit à peine les coutures ; alors je les préfere à ceux tricotés , parce que la toile procure beaucoup de bien à la peau , en étanchant la sueur , ce que ne fait pas toujours le tricot.

Ceux qui sont dans l'usage de chauffer plusieurs paires de bas , doivent avoir l'attention de les retourner à l'envers , jusqu'au talon , avant de les mettre , ensuite de chauffer le pied & de les relever le long de la jambe.

Cette précaution ne serait pas absolument nécessaire pour la première paire ; mais il n'en est pas ainsi des autres ; car , en les chauffant tout simplement à l'endroit , si l'on a des chaufsons , ou une première paire de bas , cette première paire se retire vers le genou , de même qu'en mettant un habit , les manches de la chemise remontent vers le coude , si l'on n'y fait attention. Dans ce cas , les doigts du pied se trouvent dans une telle gêne que les ongles étant comprimés , sont dans la nécessité de se recoquiller , & fatiguent beaucoup les chairs voisines.

Malgré toutes les attentions que l'on peut prendre à soigner ou à faire soigner ses pieds , il arrive quelquefois que des chauffures , ou la marche continuelle , particulièrement dans l'été , produisent des échauffemens dans les parties comprimées , souvent même des écorchures , ce qui peut aussi provenir d'une sueur âcre &

abondante, qui excorie l'épiderme de la peau :
voici ce que l'on doit faire pour y remédier.

℞. Huile rosat deux onces, un jaune d'œuf frais ;
broyez ensemble dans un mortier de plomb,
jusqu'à ce que le tout ait acquis une consistan-
ce de pommade, en mettre sur un linge &
envelopper le pied, réitérer pendant quelques
jours. L'effet est très-salutaire.

Quelquefois aussi les sueurs & la continuité
de compression des chaussures occasionnent une
chaleur excessive à la plante du pied, & des
douleurs si aiguës, que souvent elles empêchent
le sommeil. Dans ce cas, il faut prendre :

Feuilles de sureau une poignée, autant de fleurs ;
une égale portion de sel commun ; en faire une
décoction, dans laquelle on fera tremper les
pieds, & après les avoir retirés, on appli-
quera dessus le cataplasme suivant.

De la mousse verte qui se tient à fleur d'eau,
ou celle qui s'amasse autour des bateaux : fri-
cassez cette mousse avec de la graisse de porc ;
appliquez-la sous la plante du pied, il en résul-
tera une guérison radicale.

Lorsqu'on a coupé ses ongles trop près de la
chair, il arrive, sur-tout à celle des pieds, que
les chairs se boursoufflent par dessus l'ongle,
& se meurtrissent, d'où résulte une inflamma-
tion & une douleur excessive ; souvent même el-
les sont entamées jusqu'au vif : on peut alors

y appliquer un morceau de poumon de porc, qui dissipera promptement la douleur & l'inflammation.

Le même remède peut s'employer pour toutes les écorchures ou échauffemens qui surviennent aux pieds.

C O N C L U S I O N .

Si les intentions droites & la vérité sont faites pour mériter le suffrage du public, en lui indiquant des moyens de soulagement qu'il ne connaissait pas, je crois le mériter à ce titre ; c'est à quoi j'ai toujours borné mon attention : ce sont ces vues qui m'ont engagé à composer cet Ouvrage. J'aurais désiré m'étendre davantage ; mais j'ai cru que, pour mieux accréditer un état naissant, il valait mieux indiquer des moyens simples & à la portée de tout le monde, que d'en rendre le choix embarrassant. Je désire que mon Ouvrage fournisse matière à ceux qui, comme moi, voudront être utiles à l'humanité, & je verrai avec le plus sensible plaisir des personnes embrasser l'état de soigner les pieds, & gagner la confiance du public, jusqu'ici leurrée par les promesses des charlatans, qui se sont arrogé depuis long-tems le droit de débiter des remèdes, souvent plus nuisibles que salutaires.

F I N .



T A B L E

DES CHAPITRES

CONTENANT

*LES SOINS FACILES POUR LA PROPRETÉ DE
LA BOUCHE.*

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

- CHAP. I. **D**ES causes qui gâtent les Dents ,
 & des moyens de les prévenir. page 7
- CHAP. II. Précautions à prendre pour empê-
 cher que les Dents ne se gâtent par quelqu'u-
 ne des causes qu'on vient d'exposer. 11
- CHAP. III. Des maladies & autres causes qui
 altèrent la blancheur des Dents. 16
- CHAP. IV. Des maladies des Gencives , &
 des Alvéoles. 21
- CHAP. V. Soins que l'on peut apporter soi-mê-
 me aux Dents gâtées tant pour les conserver ,
 que pour en éviter la mauvaise odeur , & pour
 avoir la bouche propre. 25

CHAP VI. Remarques sur les douleurs des Dents.	29
CHAP. VII. Soins journaliers qu'il est nécessaire de donner soi-même à ses Dents, quelques saines qu'elles puissent être pour en conserver la blancheur, les tenir propres & les préserver de mauvaise odeur.	32
§ I. Soins de tous les jours dans l'état ordinaire.	33
§ II. Soins journaliers que demandent les Dents & les Gencives.	36
CHAP. VIII. Des causes qui donnent de l'odeur à la Bouche, & des moyens d'y remédier.	40
CHAP. IX. Soins qu'il faut donner aux Dents Artificielles, pour la propreté de la Bouche.	44
CHAP. X. § I. Instructions nécessaires pour les Peres & Meres de famille, & pour ceux qui élèvent des Enfans.	47
§ II. Façon de conduire ou de gouverner la bouche des Enfans, pour procurer un bel arrangement aux Dents à mesure qu'elles se renouvellent.	51

Fin de la Table pour les soins & la propreté de la
Bouche.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S ,

P O U R L' A R T

D E S O I G N E R L E S P I E D S .

I NTRODUCTION.	page 59
CHAP. I. <i>Des Cors.</i>	67
ART. I. <i>Définition des Cors.</i>	ibid.
<i>Des différens Auteurs qui ont traité des Cors.</i>	ibid.
ART. II. <i>Des causes & de la nature des Cors.</i>	69
ART. III. <i>De la douleur occasionnée par les Cors.</i>	72
<i>Le Cor est insensible par lui-même.</i>	73
<i>Remarques de Dionis sur leur douleur.</i>	ibid.
ART. IV. <i>De quelques excroissances cutanées, auxquelles on donne vulgairement le nom de Cors.</i>	74
ART. V. <i>De la cure palliative des Cors.</i>	76
<i>Maniere d'opérer pour la cure palliative.</i>	77

<i>Précautions à prendre si l'on coupe ses Cors soi-même.</i>	78
ART. V. <i>De la cure radicale des Cors.</i>	80
<i>Des meilleurs Spécifiques pour la guérison des Cors.</i>	81
<i>Divers Emolliens pour obtenir du soulagement de la douleur occasionnée par les Cors.</i>	82
<i>Les Caustiques sont plus spécifiques pour la guérison des Cors.</i>	84
<i>Remèdes violens indiqués par différens Auteurs pour la guérison des Cors.</i>	86
<i>Réflexion importante sur la maniere de soigner les Cors.</i>	87
CHAP. II. <i>Des Verrues.</i>	90
ART. I. <i>Des causes & de la nature des Verrues.</i>	ibid.
ART. II. <i>Du traitement des Verrues.</i>	93
<i>Dangers d'employer les caustiques imprudemment dans le traitement des Verrues.</i>	94
<i>Exemple cité par Turner.</i>	95
ART. III. <i>Des différens moyens de guérir les Verrues.</i>	96
<i>Caustique inmanquable pour la guérison des Verrues.</i>	97
<i>Moyens d'éviter la douleur, quand les Verrues sont placées à la plante du pied.</i>	99
<i>Remèdes extraordinaires, indiqués par Etmuler & Juncker pour la guérison des Verrues.</i>	100
CHAP. III. <i>Des Durillons.</i>	101
<i>De leurs causes & des moyens de les guérir.</i>	ibid.

<i>Le Durillon se détruit seul en évitant le frottement qui y a donné lieu.</i>	103
CHAP. IV. <i>Des Oignons.</i>	105
<i>De la nature & des causes des Oignons, avec les moyens de s'en garantir.</i>	ibid
<i>Les chaussures des femmes donnent lieu aux Oignons.</i>	106
<i>Les chaussures trop courtes donnent aussi lieu aux Oignons.</i>	107
<i>Divers soulagemens de la douleur des Oignons.</i>	108
CHAP. V. <i>Des Engelures & des Mules.</i>	110
<i>Remede pour les Engelures.</i>	ibid
CHAP. VI. <i>Des Ongles.</i>	113
ART. I. <i>De leur nature.</i>	ibid
ART. II. <i>Des moyens de bien conserver les Ongles des mains; des vices de premiere conformation, & des accidens qui leur arrivent, avec des moyens d'y remédier.</i>	115
<i>Si les Ongles sont viciés dès la premiere conformation, il est impossible d'y remédier.</i>	116
<i>Il faut soigner les Ongles à l'instant qu'ils sont endommagés.</i>	117
ART. III. <i>Des vices de conformation des Ongles des pieds & des accidens qui leur arrivent.</i>	120
ART. IV. <i>Des moyens de remédier aux vices de conformation des Ongles.</i>	123
<i>Moyen pour faire tomber les Ongles.</i>	126
ART. V. <i>Des moyens de guérir les accidens qui arrivent aux Ongles.</i>	127
<i>Le plus commun des accidens qui arrivent aux Ongles.</i>	127

CHAP. VII. <i>De la toilette des Pieds</i>	132
<i>Le premier soin que l'on doit apporter à la conservation de ses Pieds.</i>	132
<i>Bain des Pieds.</i>	133
<i>Bain de propreté.</i>	136
CHAP. VIII. <i>De la maniere dont se doit chauffer, & de quelques moyens employés pour soulager ses Pieds.</i>	138
CONCLUSION.	144

FIN

DE LA TABLE DES MATIERES.

